

Boris TZAPRENKO

Noti flap



TOME 1

**Rien à dire,
c'est du grand Art !**

Boris TZAPRENKO

Noti flap

TOME 1

Rien à dire, c'est du grand Art !

ilsera.com

Copyright Boris TZAPRENKO 2007

Tous droits réservés. Enregistré au S.N.A.C. sous le n° : 8-2180.

Texte protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur.

Introduction

Euh...

Que dire ?

Va te laver les pognes avant de me bouquiner, cradingue !

Ça va, c'est pour rire, je te branche !

Fous-toi tes lunettes sur le pif et enfonce-toi dans un bon fauteuil. Je vais te raconter un bout de ma vie. Tu vas voir, y'a de quoi faire !

Putain de Féline ! Elle me rend fou ! Bien sûr, tu sais pas qui c'est, la Féline... Personne ne le sait encore, justement...

Bon, vas-y, tourne la page ! On va pas camper là ! Je vais me faire un café et je reviens te raconter.

**1. T'allait trop bien, la cravate,
mon biquet !**

Je hurle :

— La voilà ! C'est elle ! Stop ! Stop ! Arrête !

Vid écrase son frein. Je balance un coup d'épaule pour ouvrir brutalement la caisse, je sors et je m'élançe. Au volant, Vid passe la tête par la fenêtre pour demander en gueulant :

— Où ça ?

Pas le temps de répondre, tu parles ! Je cavale à tout berzingue !

Sur le boulevard du Prado, les voitures se tassent en approchant de la place Castellane. Le feu est rouge ; le flot de ferraille à roulettes se densifie. Pour traverser la double file, je suis obligé de sauter sur le capot d'une R5, puis sur la malle d'une 505. Même pas eu le temps de regarder la tronche des occupants ! Facile de deviner qu'ils doivent avoir les glandes, mais je ne pouvais pas faire autrement. À fond de train, je pénètre dans le marché. J'espère ne pas la perdre ! Ah ! je viens de la voir un instant, elle n'est pas loin. Je saute une caisse

de pommes et je passe entre deux étals de fromages en courant aussi vite que je peux. Holà ! un truc mou et glissant sous mon pied droit. J'ai dû poser ma godasse sur une chiure de cabot ou une fichue banane ! En perte d'équilibre, je fonce, tête la première, sur une connerie de banc de sardines qui me barre le passage. Merde ! Je m'affale sur l'étalage d'un poissonnier. Sa marchandise voltige aux quatre points cardinaux. Le pauvre type ne savait pas qu'il ne vendait que des poissons volants ! Les passants les plus proches sont bombardés par des rascasses, des poulpes, des enfoirés de gobies et autres poiscailles. Il y a des poissons partout. Les gens ont les nerfs de se retrouver dans cette putain de bouillabaisse.

— Ça va pas la tête !? me demande une petite mamie d'un air indigné.

La pauvre est assise au beau milieu d'un étal de bestioles de mer, diverses et variées, qui est tombé de ses tréteaux. Tous les plis de sa robe bleue sont pleins de crevettes roses, un poulpe répand ses huit bras mous et luisants sur ses genoux et une pince de crabe s'accroche à ses cheveux.

— Il ne faut pas pousser, jeune homme, elle ajoute. J'étais là avant vous, et puis c'est tout !

— Je suis désolé, Madame. Excusez-moi.

— J'étais là avant ! qu'elle insiste.

On me regarde salement de travers. Le poissonnier jure comme un charretier. Je bredouille quelques mots d'excuse à cet aimable commerçant, puis au boulanger qui se retrouve avec autant de merlans et de calmars que de miches sur son étalage.

— Vous êtes malade ou quoi ? Vous allez me rembourser tout ça ! mugit le premier.

— C'est quoi ce bordel ? me demande le dernier. Tu m'as niqué tout le pain, là !

Je reprends ma course. Espérons qu'elle n'en ait pas profité pour se barrer ! Je m'élançe vers les marchands de vêtements ; c'est dans cette direction que je l'ai vue s'enfuir avant de percuter ce putain de poissonnier et ses saloperies de bestiaux des profondeurs qui puent leur race. Je cours au milieu du trottoir, passant en trombe dans l'étroit couloir, entre les stands des vendeurs de frusques. Il y a un monde fou ! Les gens que je bouscule gueulent. Mes épaules enregistrent des chocs, un coup à droite, un coup à gauche. Quelques insultes éclatent dans mon dos. Je fais tomber une tringle pleine de vestes et de futs. Je me prends les pieds dans ces putains de linges. Sur le point de me rétamer, je me rattrape de justesse à un gus que j'agrippe à la taille. Propulsés par mon élan, nous finissons par nous estramasser tous les deux dans un plateau de cravates en promotion. Sous le choc, l'étalage s'effondre et nous sommes à présent à plat ventre sur le sol, dans un

amoncellement hétéroclite de chemises, de tee-shirts, de pantalons, de robes et autres bazars à la con...

— Ta race ! Tes os ! me gueule le mec, en se relevant.

Il arrache rageusement une ignoble cravate rouge avec des points blancs qui pend à son oreille droite et ajoute :

— Ta race, putain de bouffon ! Je vais te niquer ta mère !

Méchant courroux ! Il a vraiment les boules. Je réalise qu'il est en slip. Il essayait une ceinture au moment où je me suis cramponné à sa taille. Il a envie de m'en coller une, mais son futsal lui emprisonne les chevilles. Au premier pas vers moi, il perd l'équilibre et se vautre grotesquement à mes pieds, comme s'il se prosternait.

— Ta mère ! grogne-t-il, d'une voix fulminante mais étouffée, la tronche enfouie dans les chiffons.

Il me fait de la peine et je me sens un peu coupable tout de même. Une aimable parole de réconfort me vient à l'esprit. Ça coûte que dalle et ça fait toujours plaisir. Je lui déclare :

— T'allait trop bien, la cravate, mon biquet ! Tu devrais en porter une à chaque oreille.

Sur la pointe des pieds, j'essaie de regarder par dessus la foule. Où est-elle passée, la Féline ? Fichu contretemps ! C'est un miracle miraculeux, si je la retrouve avec ça ! ...

Oh ! Super ! Là-bas ! Je l'aperçois. Elle traverse le boulevard, cent mètres plus loin. Je piétine la colline de vestes, de pantalons et de je ne sais quelles nippes, que j'ai renversées au milieu des vociférations, et je re-traverse le Prado pour la rattraper. Elle a réussi à passer avant que la circulation ne soit trop dense. Pas de chance pour moi, le feu vient de virer au rouge et les bagnoles se font à nouveau des bises sur les parechocs. Pour ne pas me laisser distancer, je suis encore une fois obligé de sauter sur un capot. Quand j'arrive de l'autre côté de la chaussée, je réalise qu'elle m'a piégé. Elle a fait demi-tour au milieu de la circulation et elle est revenue côté marché. Je la vois à droite, courir entre les stands. À gauche, les lieux que je viens de quitter sont occupés par une cohue hostile qui m'adresse gestes et mots significatifs. Je cavale comme un perdu vers la gonzesse qui s'éloigne. Elle est leste. Grâce à sa petite corpulence, elle passe plus facilement que moi entre les gens. Elle fend la foule, moi je la pousse. Que fout Vid ? merde ! Il aurait pu venir m'aider. Quoique, lui, avec sa carcasse de locomotive hypertrophiée, c'est pas la foule qu'il pousserait, ce serait le marché tout entier ! Il en ferait un tas qu'il faudrait filtrer au tamis pour retrouver la fille.

La course atteint un rythme d'enfer, toujours au milieu des marchands de frusques. Je fais tomber je ne sais quelles installations, d'un côté ou de l'autre, mais je ne provoque plus de nouvelles catastrophes, pour

l'instant. Je me rapproche d'elle. Soudain, un abruti courbé en avant recule en travers de mon chemin. Penché sur un stand de lunettes de soleil, il s'en fout une sur le pif et regarde sa tronche dans un miroir. Impossible de l'éviter. Je l'envoie valdinguer sur la marchandise, dans un fracas de tréteaux qui se cassent la gueule et de planches qui craquent. Merde ! Tu vas voir qu'il y en a encore qui vont pas être contents ! Pas grave, je gagne du terrain. Je la rattrape, plus que quelques dizaines de mètres. Elle tourne soudainement à droite, derrière une rangée de vestes, vers la chaussée. Je la suis, coudes au corps. Au moment où j'arrive au bord du trottoir, sur le point de l'attraper, elle saute sur un scooter derrière un mec qui attendait. Merde !

Le scooter fait demi-tour en dérapant dans un hurlement de son pneu arrière et le voilà qui fonce vers le rond-point du Prado. Cramponnée au pilote, elle se retourne et me regarde un bref instant. Il me vient une paire de boules monstrueuse. Pas loin de là, un jeune boutonneux est en train de faire pétarader sa moto devant une minette. C'est une Honda 600 Hornet. Le puissant destrier mugit sur sa béquille pendant que son propriétaire tourne la poignée de l'accélérateur en souriant comme un benêt. Ce gonze tombe à pic ! C'est le Ciel qui me l'envoie !

— Qu'est-ce que tu dis ? demande la fille, en tendant l'oreille, au moment où j'arrive.

Le gus n'a pas le temps de répéter. Tandis que je le pousse en enfourchant sa bécane, il recule la bouche ouverte comme un gobie qui s'étouffe, en roulant des billes grosses comme des boules de pétanque, puis il s'indigne :

— Oh... ggeehf ?dΩjjsç ! sds Û Σ# qYdlqs...

?... ? Enfin, bon, il brame un truc du genre, quoi. Peux pas trop te dire en fait, vu que ses paroles sont couvertes par le bruit de sa machine et surtout par un terrible crissement. Une Toyota freine à bouffer le bitume pour m'éviter, pendant que je fais demi-tour en lui coupant la route. J'accélère à fond sur les traces du scooter. La moto n'est pas un trop gros cube, tant mieux ! En ville, c'est pas ce qu'il y a de mieux. Cette 600 est un petit monstre teigneux, le top en l'occurrence. Je rattrape facilement la gonzesse et son complice mais les cons grillent le premier feu rouge. Je suis obligé d'en faire autant. Bruit de freins... Chocs, derrière moi. Oups !! y'a de la casse, on dirait ! Tôle froissée et verre brisé. On arrive à fond de train au rond-point du Prado. Je larmoie un peu à cause de l'air dans mes yeux. Là, le boulevard du même nom se poursuit à droite, en direction de la statue de David et de la mer. Le scooter va-t-il continuer tout droit sur Michelet, ou... ? Il tourne à droite en coupant la route à plusieurs voitures qui klaxonnent. Le type est complètement à la masse, il a pris le virage à la limite du dérapage, si penché que son coude touchait presque par terre ! Celle

que je veux attraper, la Féline, se retourne de temps en temps pour me jeter des regards aussi surpris que terrorisés. Ça m'étonne ; je la pensais plus effrontée, plus hardie, que ça. Je suis également étonné de la voir fuir avec des moyens aussi moisis. Je n'ai pas le temps de gamberger sur le sujet, mais je l'aurais plutôt imaginée se débiter en navette spatiale ou en sous-marin nucléaire. À la limite en Mirage ou en Rafale, pourquoi pas, mais pas moins en tout cas, un truc en rapport avec sa réputation, quoi ! Une dernière accélération me place à la hauteur du scooter. De la main gauche, je sors mon feu de la poche intérieure de mon blouson et je braque le pilote en lui faisant comprendre que je veux qu'il s'arrête. Le mec se cague grave, ça se voit. Il ralentit immédiatement et s'immobilise contre le trottoir. Je stoppe près de lui. Ils ont tous les deux un air désemparé qui ne colle pas avec l'idée que je me faisais de la Féline. Bizarre !

2. Je me suis fait violer par la meuf du yéti !

Sans descendre de son scooter, le type lève les deux bras au ciel et hurle à la meuf :

— Rends-lui le fric ! Rends-lui le fric !

La fille me tend quelques biftons, la main tremblante. C'est une petite blondinette, qui serait sans doute mignonne si une expression de terreur intense ne lui déformait pas le visage.

— Rends-lui le fric ! Rends-lui le fric ! continue à beugler le mec.

Il ne porte pas plus de casque que sa passagère et je peux facilement voir qu'ils sont dans un état de panique extrême. Là, un doute visqueux me pourrit l'esprit :

— C'est quoi ce putain de pognon ? je demande, en tournant mon flingue vers la blonde.

— Je l'ai volé dans la caisse d'un vendeur au marché, avoue-t-elle, le visage envahi par des spasmes d'épouvante et les yeux sur le point d'inonder Marseille de chaudes larmes.

Merde ! Je me sens trop mal. J'ai l'air con !

— Ne tirez pas, Monsieur ! supplie le mec.

— J'le ferai plus, Monsieur, pitié ! pleurniche la meuf. Voilà l'argent !

Je me sens vraiment tarte. Des neuneus de badauds viennent voir ce qui se passe. Je rempoche mon feu.

— Cassez-vous, les gosses. Excusez-moi.

— Voilà l'argent, Monsieur ! insiste la fille.

— Garde ça et tirez-vous, je vous dis ! Il y a erreur. Je vous ai pris pour d'autres personnes.

Le gonze a tellement peur qu'il tremble de la tête aux pieds. On dirait un homme-vibromasseur. Il n'arrive plus à repartir.

Que faire ? Ça me désole d'avoir fait une connerie, encore. Je les laisse là. Il ne me manque plus qu'à rendre cette bécanne à son proprio pour limiter les dégâts et à rejoindre Vid sur notre lieu de rendez-vous. Il était prévu qu'on se rende au parc Chanot, dans le Palais des Arts. On devait y voir le boss qui nous y attendait avec quelques personnalités. Il est question pour nous d'assurer la sécurité de l'exposition « L'Amitié franco-égyptienne » et même dans un premier temps d'écarter toute embrouille lors du transfert des pièces de collection. Je n'ai pas le temps de chercher le bouton pour lui rendre sa 600. Je stoppe devant un poulet qui surveille l'entrée du parc. Après avoir mis la

bécane sur béquille et arrêté le moteur, je lui montre ma carte de volaille.

— Suis de la maison. Je viens de trouver cette moto, volée. Tu peux t'en occuper ? Suis sur un coup qui ne me laisse pas trop de temps.

Il lorgne sur ma carte d'inspecteur, puis sur mézigue, puis encore sur ma carte, et de nouveau sur bibi. À croire qu'il a de la peine à me reconnaître sur la photo et qu'il a un doute, le con.

— Il y a un problème ? je lui demande.

— Non, mais...

Il n'ose pas continuer. Je comprends d'un coup que c'est ma tenue et même sûrement l'ensemble de mon image qui le surprend un peu. Mon odeur doit aussi faire son effet. Il a sans doute peur d'avoir affaire à un monstre des marais, sorti tout droit des œuvres de Lovecraft, qui aurait volé une carte de keuf. À sa place, je serais vraisemblablement tout aussi soupçonneux. Là, dans cette situation, j'ai le choix entre me justifier, ou faire preuve d'autorité. Je vais opter pour l'autorité. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je pense que c'est la bonne solution pour obtenir quelque chose de ce gus-là. Il a une tronche du genre : « Je suis un gentil poulet qui fait bien son travail et qui obéit bien à ses chefs ». Je les sens moi, les hommes. Juste en le regardant dans les yeux, je sais si un gazier en a ou si c'est un soumis.

Je le fixe sévèrement. Il me salue aimablement et déclare :

— Pas de problème, inspecteur. Laissez-la-moi. Je m'en occuperai. Je vais appeler qui il faut.

— Merci.

Je lui confie la Honda et je franchis la grille du parc. Il fait soleil. Sur la grande surface piétonnière que je traverse, certains flânent avec leurs enfants, d'autres marchent à grandes enjambées, seulement accompagnés de leur attaché-case. Je me dirige vers le Palais des Arts, sur la gauche, en essayant de m'arranger un peu. Faut dire que je suis débraillé comme si je m'étais battu avec mille diables hystériques, je suis coiffé comme un cyclone et je pue le poisson à défoncer le tarrin d'un marchand de munster. Je vois Vid, qui vient à ma rencontre en marchant au pas de course et en affichant une bobine qui semble dire : « Mais qu'est-ce que tu fous merde ! » ou plutôt : « Que fais-tu ? on t'attend ! » car Vid parle toujours clean.

— Alors ? demande-t-il, en me rejoignant. Qu'est-ce qui t'a pris ? Le patron t'attend. Il est en colère.

Je garde le silence. Il se meut à ma gauche en me regardant de la tronche aux panards.

— Tu as vu ta mine ? s'inquiète-t-il. Que t'est-il arrivé ?

— Je me suis fait violer par la meuf du yéti ! je réponds, de mauvaise humeur.

— Ah ! Et elle pond des œufs, la yéti ? Je ne me serais jamais douté qu'elle était ovipare.

— ... ?

— On dirait bien que tu as de l'œuf sur l'épaule, là derrière.

Je me tords le cou pour regarder l'endroit qu'il pointe avec son doigt. Ignoble tache, en effet ! Il y a même un peu de coquille. Saloperie ! Je gratte avec l'ongle, je frotte, je tapote.

— Et elle t'a violé dans du fromage, on dirait !

Je lui balance un coup d'œil interrogatif.

— Je parierais sur du bleu de Bresse, là, dit-il. En montrant mon coude avec son énorme index.

Je t'ai pas encore dit que Vid a des paluches gigantesques. Si les cachalots avaient des mains, elles seraient petites en comparaison.

Il renifle un coup et ajoute.

— Et puis, là, à l'odeur, c'est sans doute du roquefort, je pense.

Je reste muet et je hâte le pas en essayant de me coiffer. Avec les mains en forme de peigne, je me ratisse la tignasse. Tiens ! Voilà que je pêche un bout de crevette dans les substantifiques profondeurs de ma chevelure ! Je balance discrètement ce coquet fruit de mer par-dessus mon épaule et je considère Vid d'un air dégagé.

— Ce ne serait pas une sorte de sirène qui t'a violé, plutôt qu'une yéti ? demande-t-il.

— Pourquoi tu dis ça, Tronche Plate ?

— Ben... Parce que tu sens assez fort le poisson.

Il me dévisage d'un air grave pour conseiller :

— Tu devrais peut-être faire quelque chose pour te rafraîchir un peu avant de voir le patron. Déjà qu'il t'en veut d'être en retard... Ça fait un moment qu'il râle parce que tu n'es pas là.

— Pas le temps ! Il nous a repérés, regarde.

Le boss vient vers nous.

— Noti ! me gueule-t-il, tout de go. Putain, Noti ! C'est toujours vous, hein ! Toujours vous ! Si quelqu'un devait arriver en retard ce ne pouvait être que vous. Heureusement que le maire et les autres notables ne sont pas encore là.

— Heureusement, oui. Excuses, boss !

Il se calme un peu en trotinant à côté de nous avec un air de moineau constipé. Au moment où nous sommes sur le point de rentrer dans le Palais des Arts et que je me dis que finalement il ne m'a pas passé un si gros savon que ça, que je m'en suis pas mal tiré, même en fait, ce vilain nabot revient à la charge :

— Mais que vous est-il arrivé ?! hurle-t-il.

Vid fait mine de regarder ailleurs, mais je sais qu'il est emmerdé. Nous nous arrêtons sur les escaliers devant l'entrée.

— Vous êtes immonde ! piaille le petit chef, de sa voix d'oiseau rachitique. Faites voir ça !

Il se met à examiner mon blouson et mon pantalon avec des yeux plissés et une moue de dégoût. Immonde, moi ! Il ne s'est pas vu le con ! Rien qu'avec son putain de chapeau pourri, il est plus immonde que toutes les immondices du monde. Moi, c'est exceptionnel que je sois dans cet état, et c'est involontaire de ma part surtout. Alors que lui, c'est tous les jours de plein gré et en pleine conscience qu'il porte son galurin moi-même. Si je n'avais pas peur de causer du tort à Vid, je l'enverrais chier grave !

Il se met à me renifler, à bout portant, avec son petit pif qui ressemble à un bec de moineau et dit :

— Et puis, je sais pas ce que vous avez mangé, mais vous puez le poisson comme c'est pas possible de puer le poisson plus que ça ! Vous ne devriez pas cuisiner vous-même. Pas avant un rendez-vous de cette importance, en tout cas !

Il lance un regard lourd de sous-entendus à Vid. Vid est embarrassé. Moi aussi, je le suis, embarrassé. Pour Vid, je le suis. Vid est mon meilleur pote. Mon seul pote, même eussé-je dû dire. On se connaît depuis l'an Quévin et il se trouve que c'est lui qui a baratiné le

boss, qui lui a demandé de me pistonner pour entrer chez les poulets. Ça m'a bien rendu service, je dois t'avouer. Pas que je sois un fou du poulailler, non... c'est surtout que je crevais la dalle et que je ne savais que faire à part des petits trafics moisissés, qui m'auraient conduit chez les flics, mais par l'autre porte. En fait, Vid a certainement évité la taule à l'épave en dérive que j'étais.

Je ne suis pas très fier de moi. Que faire ? Que dire au patron ? Lui expliquer la vérité, que j'ai cru voir la Féline et que je me suis bêtement lancé à la poursuite d'une inconnue ? ou lui raconter un bobard ? Pour la seconde soluce, j'ai pas d'idée et j'ai la flemme de me défoncer le bocal pour inventer une histoire qui soit un minimum réaliste. Quelle raison digne et raisonnable pourrais-je trouver pour puer la poiscaille et pour être enduit de fromage et d'œuf de haut en bas ?

— Écoutez, Flap, me dit le nabot à tronche de moi-neau qui est mon chef. Écoutez... Vous savez ce qu'on va faire ? Hein ? Vous savez Flap ? Vous savez ce qu'on va faire ?

— Non, chef.

Quand il est vraiment contrarié, il m'appelle plutôt par mon nom que par mon prénom. Et puis il répète nerveusement plusieurs fois ses questions sans laisser le temps de répondre, aussi, quand il a les glandes.

— On va se passer de vous, Vid et moi. Allez prendre une douche et vous changer le plus vite possible. En-

suite, essayez de venir, toujours le plus vite possible et vous verrez bien si on est toujours là. D'accord ?! D'accord, Flap ? On fait comme ça, hein ?

— Dac, chef !

— Ça vous donnera le temps d'inventer une histoire à me raconter pour justifier votre excentricité, comme ça.

Au moment où je suis sur le point de prendre congé, un gonze surgit, juste devant moi. Je ne l'ai pas vu arriver. Il s'approche encore en m'apostrophant :

— Salut blaireau, qu'il me dit. Tu me reconnais pas ? Je suis ton biquet.

Son biquet ? C'est quoi cette histoire encore ? Qu'est-ce qu'il me veut celui-là ? Il a l'air méchamment furax, le con. J'ai juste le temps de remarquer qu'il n'est pas seul avant de me prendre une droite qui me démonte la mâchoire.

3. Les panards pénards dans des chaussures qui assurent

J'ai l'impression d'avoir arrêté un bison en pleine charge avec le menton ! Il ne compte visiblement pas en rester là, vu le coup de boule qui m'arrive dessus. Heureusement que je ne suis pas trop ensuqué, ce matin ! J'esquive d'une rotation sur la gauche et d'un recul de la tête. Emportée par son élan, sa tronche passe juste devant moi. Je n'ai plus qu'à appuyer fermement derrière son crâne pour l'aider à se défoncer le bocal contre le mur du Palais des Arts. Un bruit mat, qui, je pense, doit être proche de celui que produirait une pastèque contre un tank, précède d'une fraction de seconde un hurlement de douleur et sans doute de rage. Courbé en avant, ce clown du coup de boule se tient le front en débitant un flot d'insultes et d'obscénités à faire rougir les plus obscènes libidineux. Par principe, et parce qu'il m'a démonté la mâchoire, je compte bien finir ce con, mais je profite de ce moment de répit pour jeter un œil autour de moi. C'est là que je constate qu'un de ses copains est en train de cogner sur mon boss qui n'en mène pas large, vu qu'il est couché sur le dos et que son adversaire s'est assis sur son ventre

pour lui coller des gnons. Pendant ce temps, quatre autres de ces incongrus personnages se font méthodiquement et implacablement casser la tête par Vid. Pas besoin de sortir mon feu, mon pote Tronche Plate va proprement escagasser tous ces énergumènes et nous verrons ensuite de quoi il en retourne. J'ai hâte de leur demander ce qu'ils veulent ! Ils nous ont certainement pris pour d'autres, je ne vois pas comment l'expliquer sinon... À moins que Vid ou le boss ne les connaissent... Celui qui s'en est pris à moi ne semble pas sur le point de récupérer. Il continue à se tenir le melon et à se le frictionner en grimaçant, en geignant, en grognant, en grommelant, en fulminant, en pestant, en vociférant (et j'en passe) tout en débitant des promesses de mauvais augure, selon lesquelles je devrais souffrir mille tourments de ses propres mains dans un futur très proche. Il me prodigue aussi quelques conseils, tous plus ou moins axés sur la pénétration anale et sur un mode quelque peu impératif, dois-je préciser. De quel biquet parlait-il, ce con-là ? Vu qu'il ne semble plus dangereux pour un moment, je regarde Tronche Plate faire son travail d'artiste.

Comme d'hab, c'est à mourir de rire ! Très académique, raide comme un piquet, il distribue des mandales avec un air guindé, digne, presque raffiné. Imagine-toi un professeur de bonnes manières qui te montre comment te tenir avec distinction dans une mondanité quelconque. Ben, Tronche Plate serait dans

le ton, même en ce moment, oui, tout occupé qu'il soit à démonter ses adversaires. Bon, je dois mentionner que Vid est un gonze d'un mètre quatre-vingt-dix-huit, qu'il est équipé de cent vingt kilos de pur muscle et qu'il est trois fois champion du monde de karaté et deux fois champion du monde de capoeira... et aussi de je ne sais plus quelle autre discipline de castagne martiale. Un technicien de la baffe, quoi ! Il peut se permettre de cogner en conservant un maintien parfaitement guindé. Je l'ai déjà vu se rajuster le nœud de cravate entre deux mandales ! Pour bien te décrire mon pote, faut pas que j'oublie de te dire que c'est un gandin, toujours en super costard de la mort qui tue et les panards pénards dans des chaussures qui assurent. Ne me demande pas pourquoi je l'appelle souvent Tronche Plate. Je n'en sais rien. Il n'a pourtant pas la tronche plate, mais je trouve que ce sobriquet lui va bien. Je ne peux pas te donner d'explication rationnelle concernant ce choix spontané. Je suis un artiste, moi ! Un artiste de l'attribution de sobriquets. Je travaille au feeling. Les sobriquets c'est comme les fringues ou les coiffures. Ça vous va, ou ça ne vous va pas. Les visagistes savent quelle coiffure va, moi je sais quel sobriquet va. Oui, je sais, je sors du sujet ! Bon, je reprends :

Vid vient de détruire son dernier assaillant, qui s'écroule à genoux en gémissant. Un autre est à quelques pas de là sur l'escalier, vautré en position foetale. Les deux qui manquent à l'appel ont détalé avec des tronches paniquées, qui eussent pu faire croire, à

un observateur moins bien placé que moi pour connaître la vérité, qu'ils étaient poursuivis par un hélicoptère de combat leur envoyant des missiles dans le derche.

— Pardon ! dit Tronche Plate, à l'adresse de celui qui est assis sur mon chef, en soulevant l'inconnu d'un seul bras, par le col de la chemise.

Le type tournait le dos au colosse, avant que celui-ci ne l'arrache à sa victime, plus facilement qu'une grue hisserait une fourmi anorexique. Découvrant la corpulence de Vid et voyant soudain ses potes en si fâcheuse condition physique, il bredouille.

— Je... C'est pas moi... C'est... heu !... C'est quoi l'embrouille ?

C'est pas pour faire l'intéressant que Tronche Plate a demandé pardon en saisissant ce gus par le colbac. Vid est toujours poli dans toutes les situations. Ce n'est pas par ironie qu'il dit souvent bonjour, avant de filer des beignes. Non, non ! C'est sincère. Il est comme ça, il parle comme il se sape.

— C'est pas moi ! plaide encore la voix étranglée du type pendu par la nuque. Je comprends pas ce qui s'est passé, j'ai rien fait ! C'est pas moi !

Vid le pose. Il décampe. À cinquante mètres, il se retourne et profère quelques insultes en courant en arrière avant de disparaître.

— Pourquoi tu n’as pas retenu ce fumier ?! fulmine mon boss en récupérant sa saloperie de chapeau moisi.

Je sais que j’insiste sur le sujet, mais je n’arriverai jamais à comprendre comment on peut vouer un culte aussi excessif à un objet aussi laid. Rien que pour oser porter ça sur le bocal, un homme mérite d’être écartelé sur la place publique, selon moi. Je ne peux retenir un sourire de satisfaction quand je vois que son ignoble galurin a morflé grave. Cette horreur a dû être pas mal piétinée dans la bagarre. Ma Tronche de Piaf de chef l’essuie avec sa manche et la tapote par-ci par-là en lui accordant les regards d’une mère au chevet de son enfant mourant. D’un seul coup, il capte que je me fends la gueule sur son compte. Me jetant un œil torve et sombre il m’aboie à bout portant :

— Quelque chose te fait rire, toi ? Quelque chose te fait rire, hein ? Flap... Quelque chose te fait rire ?

Il saigne tellement du pif qu’on dirait que ses narines sont en éruption volcanique et la seule chose qui compte pour lui c’est de sauver son repoussant couvre-chef.

— Non, pas du tout !

Il m’oublie un moment.

— Pourquoi tu n’as pas retenu ce fumier ? répète-t-il à l’adresse de Vid. Il m’a niqué le chapeau, ce connard. Pourquoi tu ne l’as pas retenu ? Merde !

— Il y en a déjà deux là, et un autre ici, répond Tronche Plate d'un air désolé, en montrant les deux corps allongés près de lui et mon propre agresseur qui se tient toujours la pastèque en gémissant sa race.

Celui-ci s'est vraiment éclaté le bocal contre le mur. Qu'est-ce qu'il me voulait au fait... Je... Je le reconnais soudain, mais je reste aussi muet sur le sujet qu'un fossile de carpe aphone. Si le boss apprend que c'est Cravate sur l'Oreille, dit « l'Homme en Slip », le mec que j'ai bousculé au marché dans un étal de fringues, il va piquer une crise de nerfs ! Il va penser, à juste titre, suis-je obligé d'admettre, que c'est à cause de moi si son galurin a une forme de bouse, même si je sais que rien ne peut arriver à cette chose pour la rendre plus laide qu'elle l'a toujours été.

— Je vais interroger celui-ci, décide-t-il. Il va bien me dire ce qu'ils nous voulaient, ces cons-là. J'ai bien vu que c'est toi Flap, qu'il a agressé en premier. Il t'a même interpellé familièrement. Il t'a dit « Je suis ton biquet » ou un truc du genre. Tu le connais ? Hein ? Tu le connais, Flap ?

J'hésite :

— Euh... C'est-à-dire...

Il s'approche du mec en question, avec son estrasse sur la tête et un mouchoir sous le pif pour éviter de rai-siner sur sa chemise.

— Qu'est-ce que tu veux, connard ? il demande à Cravate sur l'Oreille. Qui t'es ? Hein !

Il renifle un coup, essuie précautionneusement ses narines avec son tire-jus de grand-mère et repose les questions :

— Qu'est-ce que tu veux, connard ? Et tes collègues qu'est-ce qu'ils voulaient ?

Entre deux borborygmes et deux râles, Cravate sur l'Oreille essaie d'expliquer que c'est après moi qu'il a les boules et il parle des raisons qui le conduisent à vouloir « niquer mes morts », selon sa propre expression. Le tarin toujours dans le ridicule tissu à carreaux bleus, mon chef me mate, avec une évidente suspicion. Je sens qu'il est en train de se dire qu'il vient de prendre cher sur son bec et sur son habit crânien par ma faute et que si je n'existais pas, il n'aurait en ce moment pas mal au pif et sa vêtue faîtière n'aurait pas souffert mille outrages. Je lui retourne un regard que j'essaie de rendre le plus absent possible. Si Cravate sur l'Oreille parle trop, je suis cuit. Et même, cuit, cuit, cuit... Comme disent ces gentils petits piafs qui égayent nos existences moroses.

Au moment où je pense que tout est foutu pour moi, un événement salvateur survient : le maire, son secrétaire et une chiée de notables, marseillais ou en provenance du Caire, arrivent. Ils sont accompagnés par une horde de photographes.

— Ah ! ces messieurs de la police sont là ! s'exclame le maire, le doigt tendu, à l'adresse de la délégation égyptienne. Mais...

Sa parole s'enlise et le geste auguste par lequel il nous montrait s'interrompt. Son bras retombe et sa tronche accuse la même perplexité que toutes celles des gus qui collent à ses basques. Ben ! entre Cravate sur l'Oreille, qui saigne du bocal et qui gémit à fendre l'âme ou promet à haute voix de niquer ma race, les deux corps inertes sur les marches, et le boss qui pisse du blair dans son putain de torchon, il y a de quoi surprendre le troupeau de notables ! N'oublie pas que moi je suis fringué comme un ouragan psychopathe et que je renifle le poisson à cent mètres à la ronde ! Mon chef regarde arriver le maire avec le même malaise que s'il se retrouvait brusquement à poil en direct devant les caméras de toutes les téléchouchous du monde. Au milieu du tableau insolite et peu glorieux que nous représentons, seul Tronche Plate garde, comme à l'accoutumée, toute sa superbe. Son super costard n'a pas un pli, le col de sa chemise blanche est si irréallement immaculé qu'il en est éblouissant sous le soleil, et sa cravate satinée rouge sombre est irréprochable. Ben ! oui, c'est Vid : il vient de défoncer deux gaziers et d'en faire détalier deux autres, sans se décoiffer un demi-cheveu.

4. Tiens, ce truc de mammoth est pour toi !

Je sors de la douche et j'enfile en hâte des fringues propres. Il est dix-neuf heures et j'ai rien grailé depuis ce matin, j'ai trop la dalle ! Je mets un peu de musique, « Mozart, concerto pour piano numéro vingt et un », et j'ouvre le réfrigérateur avec la gestuelle du prédateur qui n'a pas l'intention de se laisser emmerder par un plat de lasagnes, lasagnes qui ont déjà morflé hier soir et dont j'entends d'avance sonner le glas, grâce à mon indéniable sens de l'anticipation. Avec la détermination d'un implacable tueur, je les fous dans le four et je me prépare quelques bricoles en attendant qu'elles chauffent.

Calendos à faire saliver les mouches, pain de campagne à tirer des larmes de tendresse au dieu des meuniers, plus un sauciflard comme on sait en faire dans la Montagne Noire... Je te balance tout ça sur un plateau et je vais le poser sur la petite table du salon. Pheee !! Ça fait du bien de se reposer un peu, dans des vêtements propres, sans puer la poiscaille à se tuer le nez. Je crois que je suis dégoûté du poisson pour une grosse

lurette, une énorme lurette. Pour une putain de luret-tasse, que je te dis pas ! C'est sûr que le boss a méchamment les boules après moi. Et c'est sûr que je suis embêté pour Vid, parce qu'il va aussi avoir droit à une méchante soupe à la grimace à cause de moi. Je m'en-voie la moitié du fromage en attendant que l'agitation moléculaire des lasagnes atteigne un seuil pouvant être qualifié de température confortable pour mon palais. Mozart emplit cet instant de pur délice, j'ai les orteils en éventail. Enfin, presque... Je devrais les avoir en tout cas, mais c'est vrai que je ne les ai pas tout à fait. Pas que je me prenne la tronche au sujet du courroux de mon chef et de toutes ses fâcheuses conséquences. Non, personnellement je m'en branle grave de cette embrouille. C'est plutôt que je pense encore à la Féline. Je commence aussi à admettre que je perds un peu la boule par moments. Tronche Plate n'en revenait pas quand je lui ai expliqué que je me suis lancé à la poursuite de cette meuf, seulement parce que j'ai cru un instant la reconnaître. Juste quelques secondes avant qu'elle ne se mette à cavalier, j'ai eu la nette impression que son visage ressemblait au nouveau portrait-robot. Alors dès qu'elle s'est enfuie, je ne me suis pas donné le temps de réfléchir. Le pire, c'est qu'en fait elle n'y ressemblait pas du tout à ce putain de portrait-robot. Je suis totalement parti en couille, sur ce coup-là. Déglutissant un dernier bout de pain chargé de calendos et tandis que je me coupe une tranche de saucisson, mes

yeux tombent sur l'image en question qui est posée devant moi, sur la table basse. Je prends la feuille et, pour la centième fois, j'observe les traits de l'inconnue. Le portrait a été établi d'après le témoignage de deux gardiens du Louvre. Est-il vraiment ressemblant ? Si oui, elle est plutôt jolie ma foi ! Essayant de l'imaginer en pleine action, escaladant un mur pour se livrer à un cambriolage, je me laisse emporter dans mes pensées au rythme du concerto pour piano. Le tintement du four me signale que les lasagnes sont prêtes.

Je mets ma Ducati sur béquille tout près du Palais des Arts et je grimpe les escaliers à toute biture.

— Ah, tu es là ! me lance simplement Tronche Plate dès que j'entre.

— Oui... Écoute... Vid... Je... Tu sais...

Il lève la main un bref instant entre nous dans un geste significatif qui veut dire « Laisse tomber ! ».

— J'ai parlé avec le boss, il m'explique. C'est vrai qu'il a de quoi être en colère après toi. Moi, ce n'est pas mon problème. De toute façon, il est trop dans l'urgence, là, pour te sanctionner tout de suite. Et puis, il ne peut plus rien contre moi.

— Je peux tout de même te dire que je suis désolé, Tronche Plate. Je voulais pas te faire perdre la figure, vu que tu m’as recommandé et...

Il ignore mes paroles et poursuit :

— Il devrait arriver d’un moment à l’autre pour nous donner des détails sur notre mission de protection.

Nous nous baladons un moment au rez-de-chaussée, je jette un œil dans la salle Protis, puis dans la salle Gyptis.

— C’est où qu’il y aura les bazars ? je demande.

— Je ne sais pas, répond Vid.

— Dans la salle Gyptis, piaille le nain emplumé, qui pointe son bec soudainement.

Il met un petit coup d’index sur le bord de sa bouse pour la remonter un chouia sur son crâne de piaf, puis étrécissant son regard en me fixant, il me dit :

— Pouvez enlever vos écouteurs, s’il vous plaît, Flap ? J’ai un truc à vous faire savoir.

À mon grand regret, j’ôte Mozart de mes oreilles.

— Voilà, c’est bien. Je voulais donc vous annoncer que je ne suis pas près d’oublier à quel point vous m’avez pourri la vie aujourd’hui. Mais, étant donné que je n’ai pas le temps de m’occuper de votre cas tout de suite, je vais faire durant un moment comme si rien ne s’était passé. Nous allons parler du boulot comme si de rien n’était. Mais, dès que toutes les pièces de l’exposi-

tion ne seront plus sous ma responsabilité, vous aurez à nouveau de mes nouvelles. Vous avez compris, Flap ?

— Oui, patron. Je vous assure que ce que vous venez d'exprimer a été convenablement traité par mes circuits neuroniques chétifs et souffreteux. Mes facultés cognitives, bien que largement inférieures aux vôtres, ont assimilé la totalité de votre discours. Croyez que votre courroux, au demeurant bien légitime, ne m'a pas échappé et que le sens du devoir et le remords me pousseront à me livrer moi-même au moment opportun pour subir le juste châtement qu'il vous revient de m'administrer.

Il me fixe du bas de sa taille de nabot sans rien dire, le visage totalement atone. Impossible de deviner ce qui se passe dans sa tronche de piaf. Je suis incapable de t'en donner une raison, mais il m'a toujours fait penser à un moineau, mon boss. C'est bizarre. Je ne sais pas pourquoi. Il y a quelque chose de cet oiseau dans son allure générale.

— C'est parce que ton pote, Vid, connaît du monde que tu te permets d'être arrogant comme ça ? lâche-t-il du bord de son bec, d'une voix sourde.

Puis, sans attendre de réponse et avant que je ne puisse interroger Vid du regard au sujet du monde en question, il commence à nous parler de notre mission :

— Ce soir, à vingt-deux heures trente, nous recevrons les pièces de l'exposition. Cinq caisses. Elles

contiendront chacune un ornement de la momie de Toutânkhamon.

Il sort un papelard de sa poche et énumère :

— Le célèbre masque de Toutânkhamon, le diadème de Toutânkhamon, le corselet de Toutânkhamon, l'oiseau Ba de Toutânkhamon, et la ceinture de Toutânkhamon. Je vous laisse imaginer les conséquences du moindre malheur qui pourrait arriver à une de ces œuvres. Ça risquerait de provoquer un très grave incident diplomatique avec l'Égypte. Alors, il n'y a pas que le maire qui compte sur nous. J'ai reçu un coup de fil du ministère de la Culture. J'ai même été appelé par le ministre de l'Intérieur, qui m'a poliment demandé si j'avais besoin des renforts de Paris. Je n'ai pas aimé qu'il doute de nos compétences. J'ai décliné son offre le plus courtoisement possible et je l'ai rassuré sur notre capacité à faire notre boulot.

Interrompu par son portable qui sonne dans sa poche, il nous lâche la grappe un moment pour répondre en s'éloignant de quelques pas. Pendant qu'il gazouille à voix basse, je file un coup de coude à Tronche Plate.

— Alors, tu connais du monde à ce qu'il paraît ?

Il hausse ses monstrueuses épaules de Gargantua, là-haut, en altitude, et sourit comme un enfant timide.

— Bah ! il murmure. Le Premier ministre m'a félicité pour mon dernier combat, c'est tout.

— Ah, c'est pour ça que tu disais que le chef ne peut plus te péter les burnes, à présent ?

— Je n'ai pas vraiment employé ces termes !

— Oui, bon !

L'oiseau revient. À peine s'apprête-t-il à ouvrir à nouveau le bec pour continuer à nous briefer que son téléphone sonne encore.

— Allo ? lâche-t-il en donnant l'impression qu'il va picorer son combiné. Oui, Bao. On est là. Ramène-toi avec ton équipe. Nous vous attendons.

— Ce sont les gars, dit-il, faisant claquer son appareil en le refermant.

Une minute plus tard, Bao arrive avec cinq collègues. Pistolet mitrailleur et gilet pare-balles pour tous, en plus des armes de poing habituelles. Après un rapide serrage de pognes, Bao me tend un sac et en file un autre à Vid. J'ouvre le mien et je sors ma propre protection. Inutile de l'enfiler pour voir qu'il y a embrouille. Je passe le gilet, qui me va trois fois, à Tronche Plate et je prends celui qui m'est destiné de ses mains, en expliquant :

— Tiens, ce truc de mammoth est pour toi ! Aboule le mien.

— Alors, c'est comme prévu la livraison ? demande Bao, tandis que Tronche Plate et moi revêtons nos pare-balles.

— Oui, ça devrait arriver dans une vingtaine de minutes, dit le boss, en regardant sa montre.

Je remets mon blouson par-dessus le gilet de protection, prends mon PM en bandoulière et y enquille un chargeur plein. Comme son prénom permet de le supposer, Bao est d'origine... Je n'en sais rien en fait !... D'origine d'un bled où les gens s'appellent parfois Bao, un genre de Baoland, quoi ! Je l'aime bien. C'est un mec qui n'a jamais rien à dire sur les autres. Il n'a rien à dire sur quoi que ce soit, aurais-je dû dire. C'est un euphémisme de prétendre qu'il est peu loquace. Je ne sais pas pourquoi, je l'aime bien. Il se passe un truc dans son regard qui inspire confiance. Il est une énigme pour tout le monde. On sait qu'il a une femme et des mioches, mais on n'en est même pas sûrs. Personne d'entre nous ne l'a questionné sur sa famille, son histoire, quand est-ce qu'il s'est radiné en France, tout ça... Personne ne l'a interrogé, non... Eussions-nous osé lui poser la moindre question, en tout état de cause, un silence d'une profondeur et d'une pureté vertigineuses nous eût répondu.

22 h 30.

Un type en bleu de travail rouge... (Oui, je sais... mais « Rouge de travail » ça se dit pas. Après, on va me

reprocher de mal jacter le français, si je m'exprime comme ça !) Donc, je disais qu'un type en bleu de travail rouge se pointe.

— Bonsoir ! lance-t-il, en restant devant l'entrée. C'est pour la livraison en provenance du Caire. Cinq caisses. C'est ici, non ?

— Oui, dit le Moineau. On vous attendait. Vous pouvez y aller, rentrez les caisses !

— Dac, c'est parti ! On arrive, répond le bougre en bleu rouge avant de disparaître.

5. Un troupeau de boeufs entre deux champs de blé

Quelques secondes plus tard, le gaillard en bleu schizo revient avec un pote à lui, pareillement vêtu, qui l'aide à porter une caisse. Un troisième gonze armé d'une kalachnikov les escorte. Ce dernier nous décoche un signe de tête en guise de bonsoir. Les deux porteurs posent leur charge au centre de la pièce et se cassent, toujours suivis par le type qui protège les œuvres. Je vais voir ce qui se passe dehors. Tronche Plate m'accompagne. Le véhicule de livraison est un camion militaire. Quatre autres gus, armés de la même kalachnikov, se tiennent près du précieux chargement. Très professionnels, ils font tout pour ne pas attirer les regards. Ils ont des fringues civiles sombres et leur mitrailleuse pend le plus discrètement possible le long de leurs jambes, à droite. Il fait nuit, il y a dégum pour casser les couilles. Les cinq caisses sont déchargées dans le hall d'entrée en quelques minutes.

— Qui est monsieur Gautier ? demande le premier bleu rouge.

— C'est moi ! gazouille le Moineau, en levant une aile.

Le mec lui montre une paperasse, se gratte la gorge et dit :

— Bon ! On est d'accord ? Hein ! Vous avez les cinq emballages, pouvez-vous me signer le bon de livraison, s'il vous plaît ?

Le Piaf signe et toute l'équipe de livraison se casse. Tout s'est passé rapido et sans embrouilles.

23 h 00

Nous avons transporté les cinq caisses dans la salle Gyptis. On tchathe de choses et d'autres. Sauf Bao, qui a parlé pour dix ans tout à l'heure en demandant au boss si la livraison était toujours comme prévu.

Le portable du Piaf sonne.

— Oui, répond-il. Je viens vous ouvrir la porte.

Il revient avec deux meufs. Un thon et une pas trop mal tanquée.

— Ces dames sont là pour déballer les caisses et mettre les objets en présentation, explique le poulet-moineau. Nous allons les aider sans faire de dégâts. Pas vrai, les mecs !?

Murmure d'approbation.

— Pour commencer, qui va leur donner un coup de main pour prendre les présentoirs qu'elles ont amenés avec elles, dans leur fourgon ?

Tronche Plate me regarde. Je propose :

— J'y vais avec Vid, patron.

— OK, allez-y !

On sort. Malheureusement, c'est le thon qui nous accompagne.

o h 45

Les cinq pièces de l'exposition sont installées dans des vitrines sur du velours rouge. Les deux gonzesses se sont barrées. J'avoue que je suis assez impressionné par le masque de Toutânkhamon. Par le diadème, aussi. Tain !! C'est délirant l'Histoire, le temps, tout ça !

On va faire un tour dehors, juste devant l'entrée, pour prendre l'air. Bao nous hurle son silence étourdissant. Michel raconte une blague moisie. Serge et Momo parlent de foot. Au bout de cinq minutes, un camion arrive. Les mains ne vont pas jusqu'à se crisper sur les crosses, mais on est tout de même sur nos gardes. Le véhicule s'arrête, le chauffeur descend et s'approche de nous en nous interrogeant :

— C'est bien là, le Palais des Arts ?

— Oui, dit le Piaf.

— C'est ici qu'il doit y avoir l'exposition sur Toutân-khamon ?

— Oui, confirme derechef le chef.

— Ah, super ! j'ai un truc pour vous.

— Un truc ?! s'interloque la loque.

— Oui, une livraison.

— Une livraison ?! s'abasourdit le maudit susdit.

Sans répondre, le mec ouvre la bâche de son camion et nous montre la chose en question. C'est une grande caisse. On pourrait y foutre une grande baignoire dedans.

— Voilà, c'est à vous. Ça ne vous dérange pas de me donner un coup de main ? Elle est assez lourde !

L'homme, de taille moyenne, est osseux du visage. On a l'impression de voir une peau tendue sur une tête de mort. Ses cheveux blonds sont très gras, littéralement plaqués sur son crâne par une sorte de gel naturel qu'il sécrète lui-même. Voilà un gus qui ne crèvera jamais la dalle, il lui suffit de se frotter une tranche de pain de mie sur la tête pour bouffer une tartine de gras de cheveux, à n'en pas douter très nourrissante !

— Mais on n'attend rien, nous. C'est quoi cette chose ? s'étonne notre gentil zoziau.

— Je ne sais pas moi. Tenez, regardez le bon de livraison. C'est bien marqué « Palais des Arts, exposition

Toutânkhamon ». On lit mal « Palais » ; l'encre est partie au début, mais il n'y a pas de doute, non ?

Mon boss considère le document. Il se gratte les plumes derrière le crâne, réajuste son couvre-chef, fortuitement déplacé vers l'avant à cause de l'irrespectueuse démangeaison, et cui-cuite :

— Oui, c'est vrai. En plus, il y a nettement écrit « Exposition Toutânkhamon ». Bon ! Et bien, on va vous aider à débarquer ça. On verra plus tard pour éclaircir ce mystère. Transportons la caisse dans la salle de l'exposition.

— Vous avez un numéro de téléphone, au cas où ? demande le livreur au Piaf. Vu que vous semblez étonné par cette livraison, je vous ferai appeler par l'expéditeur, si vous voulez.

Le boss file son bigophone au gonze qui se tire en saluant :

— Messieurs !

Je le regarde monter dans son camion, démarrer et s'éloigner. Zarbi, ce mec, je trouve. Je veux pas me la jouer : « J'ai le nez du flic », vu que je ne me sens pas plus flic que majorette... mais... je sens l'arnaque.

Nous fermons la salle d'exposition à clef et nous montons la garde dans le hall d'entrée en devisant de choses et d'autres. Comme d'hab, le Piaf picore ses putains de graines de tournesol, à croire qu'il fait tout pour mimer le mieux possible un moineau, ce con.

Tiens ! je réalise soudain que son galurin à la con ressemble à la crête d'un coq débile et dégénéré. Vid s'envoie un sandwich tellement gros que la chose est à coup sûr l'équivalent nutritif d'un troupeau de boeufs entre deux champs de blé. Bao sourit aimablement en imitant une carpe aphone bâillonnée qui aurait décidé de ne rien dire. Michel raconte une blague qui filerait le cafard à une tonne de chatouilles. Serge et Momo parlent de foot. Moi, je pense à la Féline en écoutant Mozart, le concerto pour piano numéro 23 KV 488. Je me demande comment elle pourrait s'y prendre pour nous faire marrons en dérobant ce que nous gardons. Je cherche les points faibles, mais je n'en vois pas. Comment entrer dans la salle d'exposition sans se faire remarquer alors que nous sommes huit à monter la garde devant l'entrée ? C'est impossible ! Je le regrette presque. En fait, je ne le regrette pas presque, je le regrette complètement. Oui, je sais qu'elle a autre chose à foutre avec tout ce qu'il y a à voler de par le vaste monde, je sais que c'est très peu probable qu'elle s'intéresse à ça, mais... Je préférerais que le butin soit un peu plus accessible, bordel de merde ! J'ai tant espéré que vinsent à ses oreilles des rumeurs alléchantes l'incitant à nous détrousser, tant souhaité que nous prissions moins de précautions pour l'y encourager ! Putain de blaireau de moineau avec sa bouse moisie sur la tronche en train de picorer ses conneries de graines ! J'ai tenté de lui expliquer. Pour peu que nous eussions laissé paraître de fausses faiblesses dans notre protec-

tion, la voleuse s'intéresserait peut-être à nous. J'ai tout fait pour le convaincre, mais rien à faire. C'est certain, bordel ! J'eusse obtenu un meilleur résultat en parlant à son galurin ; aussi repoussant soit celui-ci, je ne doute pas qu'il ait un QI supérieur à son porteur.

J'en suis là, assis sur une marche, en train de rouméguer intérieurement mon amertume quand le portable du Piaf fait une fois de plus entendre sa sonnerie ringarde.

— Oui, lâche-t-il, le bec sur le combiné.

S'ensuit une série de mots qui révèle une communication peu facile :

— Comment ?... Qui ?... ... Je vous capte mal. Hein ? Qui ça ? La caisse... Oui. Nous l'avons déjà reçue. Quoi ? Qui êtes-vous ? Ah ? ... Je vous comprends très mal, très très mal.

Il se met à marcher en jetant un œil sur le témoin réseau.

— Je ne comprends rien, reprend-il. J'ai du réseau pourtant. C'est vous qui devez manquer de réseau. Ah, vous êtes en Égypte. Le Caire. Une caisse. Oui, je sais, je vous disais qu'on l'a déjà reçue. Quoi ? Hein ? Vous rappellerez plus tard ? Demain ? Vraiment, je n'entends rien. Ah... ça a coupé.

Il revient vers nous en expliquant :

— Un type qui appelle du Caire. Je n'ai pas compris un traître mot de ce qu'il racontait. Il y avait trop de

coupures et sa voix paraissait hachée. Enfin, bon. Je pense avoir deviné que c'est lui qui a fait livrer la dernière grande caisse. Il ne savait pas qu'elle était déjà là apparemment. En tout cas, nous avons au moins une explication sur l'origine de cette livraison.

— Vous êtes sûr de capter le réseau, patron ? demande Michel.

— Oui, oui, répond le Piaf.

Je jurerais qu'il a dit : cui-cui. Nous oublions le coup de fil du Caire et la garde reprend son cours. Vid fait quelques mouvements de gym ; le Moineau travaille du chapeau ; Michel raconte une histoire drôle qui donne envie de se défenestrer tellement elle est à chier ; Serge et Momo parlent de foot. Bao sourit en étirant très lentement les lèvres pour éviter de faire du bruit. Moi, j'écoute « Les noces de Figaro » et je pense à la Féline. Comment pourrait-elle s'emparer du trésor égyptien malgré notre protection ? Comment ferais-je moi-même, tiens !?

3 h 00

Le portable du moineau se manifeste encore.

— Oui ? s'informe-t-il. Comment ? Ah ! c'est vous ! Ah, oui, en effet, je vous entends beaucoup mieux à présent. La caisse... Oui, je vous disais tout à l'heure, mais on n'arrivait pas à s'entendre, je vous disais que

nous l'avons déjà reçue. Elle est même déjà rangée dans la salle réservée à l'exposition. Comment ça, ce n'est pas possible ! Je vous assure que si. Nous l'avons. Quoi ?! Ah bon, vous ne l'avez pas encore envoyée. Ah ! dans ce cas, en effet, nous ne pouvons pas l'avoir réceptionnée. Aussi vite que se fasse le voyage, n'est-ce pas ?! (Petit rire de moineau demeuré). Bon, vous l'enverrez demain, d'accord. Quant à moi, il ne me reste plus qu'à essayer de savoir d'où vient celle que nous avons. Au revoir, Monsieur !

Le Piaf raccroche. On le regarde. Tout le monde a compris, mais il explique tout de même que c'est le mec du Caire de tout à l'heure... etc. ... tout ça. Et que c'est pas sa caisse qu'on a reçue, mais une autre qui redevient du coup d'une origine mystérieuse.

Quand je disais qu'elle est zarbi cette caisse ! La garde reprend son cours tranquille. Vid lit un bouquin. Michel raconte une histoire drôle à faire pleurer une hyène. Serge et Momo parlent de foot. Bao nous laisse entendre les bulles de savon éclater. Oui, je sais qu'il n'y en a pas, mais il est tellement silencieux que nous les ouïssons quand même. Moi, je me demande où est la Féline en ce moment. A-t-elle eu vent de l'exposition Toutânkhamon à Marseille ? Ou est-elle trop occupée à défoncer quelque coffre en quelque endroit du monde ? Putain, en vérité, ça m'éclaterait qu'elle nous vole tout ! Rien que pour voir la tronche du Piaf. Je te dis pas la crise qu'il piquerait ! Surtout après avoir fait le beau au

téléphone avec le ministre de l'Intérieur. Il aurait pas l'air con, tiens, d'être obligé de lui avouer qu'il s'est fait niquer.

3 h 20

Je suis tiré de ma rêverie par un camion qui approche. Ah, ben ! C'est le gonze de tout à l'heure, tiens ! Celui qui nous a amené la caisse mystérieuse. Qu'est-ce qu'il veut à présent ? Va pas nous filer une caisse mystérieuse toutes les cinq minutes, cet énergumène ! Depuis tout à l'heure, je te dis qu'il se passe un drôle de truc avec cette caisse. Allons voir...

6. Chaussures en narines de fourmis de la banquise

— Houlala ! fait le livreur de la caisse énigmatique, en secouant la pogne de cette manière qui signifie déjà « Houlala ! » à elle seule. Il vient de descendre du camion et s'approche de nous avec ses deux « Houlala ! », en affichant une expression faciale qui, à n'en pas douter, exprime un troisième « Houlala ! » catastrophé.

— Ne me dites pas que vous avez autre chose pour nous ! piou-pioute le Piaf.

— Houlala, non ! Au contraire ! Je me suis trompé, fatche de con !

— Ah bon !? répond à fond le con des bas-fonds.

— Oui, le colis n'était pas pour vous, déclare la tête de mort aux cheveux gras.

— Ah bon ! Pas pour nous ? Cela explique tout finalement. Remarquez, je préfère, je me demandais qui était à l'origine de cette expédition. Pourtant, il y avait bien marqué : « Exposition Toutânkhamon du Palais des Arts », sur le bon de livraison.

— Exposition Toutânkhamon, oui, mais pas Palais des Arts.

— Ah bon ! réitère le clystère, pourtant sur le bon de livraison il y avait bien écrit...

— Non, regardez là, dit le crâne nourrissant, en montrant le document. Le début est effacé. C'est pas « Palais des Arts » mais « Relais des Arts » ; c'est un autre stand, ailleurs dans le Parc des Expositions, là-bas, dans le Hall 1.

— Ah bon ! s'entête p'tite tête, en observant le pape-lard tendu vers lui. C'est vrai que les deux premières lettres sont illisibles. Voilà donc un mystère qui se dissipe !

— Fatche de con ! l'embrouille ! J'vous dis pas comme je me suis fait pourrir par le patron quand je lui ai dit que j'avais bien livré au Palais des Arts !

Huile de Crâne fait plein de super « Houlala ! » de la mort qui tue, avec la main, la tronche et la bouche, puis conclut :

— Il faut que je la reprenne vite. Ça vous dérange pas de m'aider à la recharger dans le camion, s'il vous plaît ? J'ai intérêt à me bouger pour la livrer, sinon je vais me faire tuer, moi !

— OK, mes gars vont vous donner un coup de main, dit magnanimement le petit Piaf à sa maman.

On remet la caisse qui a fait fausse route dans le véhicule et son livreur se casse.

8 h 00

Le boss est content. Il n'est rien arrivé aux trésors de la momie. Nous sommes remplacés par l'équipe de jour, qui maintiendra l'ordre durant les visites tout en garantissant la sécurité des œuvres. Vu que c'est lui qui est le responsable, le Moineau va rester au moins jusqu'à la fin de l'expo : c'est-à-dire, ce soir dix-sept heures.

Le public entre. Discrètement encadrés par les collègues en civils, les gens écoutent le guide qui dirige leur attention tour à tour sur chaque pièce exposée :

— Voici Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le très célèbre masque de Toutânkhamon. Constitué de deux feuilles d'or, il représente avec précision la forme du visage du pharaon. L'œuvre est décorée de bandes de pâte de verre et de pierres semi-précieuses.

Le guide a une intonation passionnée et communicative. C'est un homme de grande taille, avec une barbe et des favoris qui lui donnent l'air de sortir d'un album de Tintin. Il ne lui manque qu'un haut-de-forme sur la tronche. Les gens regardent le masque derrière sa vitrine, en faisant parfois quelques commentaires à voix basse. Genre : « Se faisait pas chier le pharaon, plein d'or pendant que le peuple crevait de faim ! » ou « Ils

étaient trop forts à cette époque, on saurait même pas faire une pyramide, nous, même avec nos grues et tout et tout ». Le guide poursuit :

— Ce masque recouvrait la tête de la momie du pharaon, ce dernier étant protégé par des formules magiques gravées dans le masque.

Je file un coup de coude à Tronche Plate et je lui souffle dans la feuille :

— Tu viens avec moi ? Je vais faire un tour au Hall 1 pour voir cette autre expo sur Toutânkhamon, celle à qui était destinée la caisse que nous avons reçue par erreur cette nuit. Je sens un truc, je ne sais pas. Je sens un truc louche. Faut que je vérifie si le stand du Relais des Arts existe bien.

— Il existe, il me dit.

— ?... !

— J'ai passé un coup de téléphone à un copain qui travaille à la mairie. Il a accès au registre des exposants. Le Relais des Arts a réservé l'emplacement trois cent dix-huit.

— Bon... Dac ! Mais allons voir tout de même.

— Allons-y !

Tronche Plate se fraye un passage vers la sortie dans la foule des visiteurs. Imagine un brontosauve qui traverse un troupeau de fourmis. (Oui ben, je dis « troupeau de fourmis » si je veux !) Le Hall 1 n'est pas loin, à

cent mètres à peine, de l'autre côté de l'esplanade. On y va tranquillement. Durant le trajet, je demande au dinosaure s'il a des nouvelles de Cravate sur l'Oreille et de ses potes.

— Le patron les a tous mis en garde à vue. Qu'est-ce qui s'est passé avec ces gars ?

— Ben, quand j'ai foutu le ouaille au marché, j'ai involontairement un peu bousculé celui qui s'en est pris à moi. Ses collègues ont simplement voulu l'aider à se venger.

On entre dans le Hall 1. Il y a un monde fou. Les gens déambulent d'un stand à l'autre, s'arrêtant devant toutes sortes de choses. Coffres en bois d'arbre sculpté, en provenance de Chine ou de Pétaouchnok. Statuettes en pierre de bidule, directement venues d'en galère. Tambours en peau de scrotum de zébu des hauts plateaux de l'Himalaya. Chaussures en narines de fourmis de la banquise (oui, encore des fourmis, j'aime bien les fourmis, moi !). Plumeau et balayette en poil de crâne de Bernadette... Il y a vraiment de tout !

Nous arrivons à l'emplacement trois cent dix-huit. Ben... Y'a dégun ! Tu me crois ?! Dégun !

— Pardon, Mademoiselle ! lancé-je à une jolie petite meuf qui tient le stand immédiatement voisin, à droite du numéro trois cent dix-huit. Le trois cent dix-neuf donc. (Faut que tu fasses un minimum d'efforts en maths pour suivre, merde !)

Elle expose et vend des bijoux du Népal. Colliers, bracelets, bagues... toutes ces sortes de choses.

— Oui, Monsieur ! elle dit.

— Excusez-moi, il n’y a personne à côté-là ?

— Ben, non, pourquoi ?

— Vous n’avez rien vu ? Je veux dire, est-ce que quelqu’un est venu un moment ?

— Je n’ai vu personne. Non.

— Et le Relais des Arts, ça vous dit quelque chose ?

— Non. Pourquoi ?

— Pour rien. On le cherche, c’est tout. Bon... Merci.

Elle a une sympathoche petite robe à carreaux noirs et blancs. Je la branche un peu.

— Vous avez les pions qui vont avec la tenue, là ? Parce que je veux bien jouer aux dames avec vous, si vous aimez ça...

Elle sourit d’un air timide, en rougissant presque pour la forme. Tronche Plate, lui, rougit jusqu’aux oreilles. Tu verrais sa tronche, tu croirais voir King Kong en costard qui vient d’avaler trois tonnes de piment. Vid est un très grand timide avec les gonzesses. Rien à faire pour le débloquent ! C’est pas faute d’avoir essayé !

Je pose une dernière question :

— Vous n'avez même pas vu passer un type blond, avec le visage maigre ? Il devait porter une caisse ici, à cet emplacement vide.

— Non. Je ne l'ai pas vu.

— Merci pour votre gentillesse, Mademoiselle.

Je griffonne mon numéro sur un bout de papier et je le lui file.

— Tenez ! C'est mon téléphone. Si vous voyez l'occupant de cet emplacement arriver, ou le livreur, vous me rendriez un très grand service en m'appelant.

Elle empoche le papelard en promettant de ne pas oublier de me prévenir si quelqu'un se montre. Je la gratifie d'un dernier sourire qui sans me vanter ferait même de l'effet à une nonne morte depuis deux mille ans, et on la laisse travailler. Vid est tellement rouge que... Je ne sais que t'en dire ! Il est putain de rouge, voilà !

Je vais voir le voisin à gauche du stand vide. C'est un type petit et rond, avec des joues comme des fesses d'œuf d'autruche. Il expose des meubles en osier, des bougies probablement en cérumen de yack et des sacs à rire que je devine en zygomatiques de hyène hystérique.

— Bonjour Monsieur, lui dis-je.

— Bonjour... Que puis-je pour vous ?

— C'est au sujet de l'emplacement vide, là, à côté. Auriez-vous vu quelqu'un passer ?

— À côté, non. Personne. Pourquoi ? Vous voulez vous installer là ?

— Non. Je m'occupe d'un annuaire des exposants, mens-je. Vous n'avez pas vu y venir un homme blond, maigre du visage ?

— Non.

— Pas grave. Merci, Monsieur.

On se casse.

— Pourquoi te renseignes-tu autant au sujet de cette caisse ? demande Tronche Plate.

Il a pas mal dérougi.

— Je ne sais pas trop. Peut-être tout simplement parce que c'était imprévu et que... l'imprévu est plein de mystères.

De retour à l'expo Toutânkhamon, il y a encore plus de monde. Les copains de l'équipe de nuit se sont presque tous barrés, pour aller pioncer ou qu'importe. Il ne reste que Bao qui sourit d'un air affable en nous voyant revenir.

— Il s'est passé quelque chose, dit-il. Le boss est vert !

— Gaffe de pas te faire une extinction de voix, je lui conseille. T'as dit plus de trois mots d'un coup, là ! T'es ouf ou quoi !

Dans l'entrefaite, le Moineau s'est approché de moi. Je découvre qu'il n'est pas vert, il est livide, blanc comme un bonhomme de neige albinos.

— Qu'est-ce qu'il y a, boss ? je lui demande.

— ... gneee ... sondéfo.

Je capte peau d'balle à ce qu'il baragouine entre ses dents serrées, d'une voix de moribond. Nous sommes près du groupe des visiteurs qui attendent la prochaine visite. Je le chope par une aile et l'entraîne à l'écart, suivi par Tronche Plate et Silence Souriant. Le Piaf est vraiment en mauvais état. Il semble se décomposer sur place. C'est presque un cadavre. Il a perdu toute forme de dignité. Son ignoble galurin, en parfait accord avec sa physionomie déliquescente, lui donne l'aspect d'un champignon moisi. Il me fait de la peine, peuchère. Des sons inintelligibles, à peine audibles, sortent de son bec de petit moineau en détresse. Nous nous arrêtons près de la grille du parc et, d'une voix presque maternelle, je lui redemande :

— Qu'est-ce qu'il y a boss ?

Il nous regarde tour à tour, du bas de sa taille de nabot moineautifère, sans prononcer le moindre gazouillis.

— Y'a quoi, patron, dit Bao, dans un exploit oratoire que la postérité retiendra.

— Que se passe-t-il ? s'enquiert Tronche Plate.

— Expliquez-vous, patron, encouragé-je le Piaf expirant.

— sondéfo jetedi, cui-cuite-t-il, en me montrant un petit bout de carton blanc.

Je lui prends la chose des mains. Ça ressemble à une carte de visite. Normal, c'est une carte de visite. Mes yeux s'y posent. Putain ! j'ai un choc ! J'en ai la glotte qui tressaute, mon pote !

7. Comme un feu rouge timide qui materait une feu verte à poil.

Retour en arrière, comme dans le rappel de l'épisode précédent d'une série télévisée :

C'est une carte de visite. Mes yeux s'y posent. Putain ! j'ai un choc ! J'en ai la glotte qui tressaute, mon pote !

Yaisse, j'ai un choc !

« La Féline », peut-on lire sur le rectangle de bristol blanc. Comme d'hab, c'est écrit au feutre noir. C'est une signature élégante, fluide, assurée. Une seule ligne ininterrompue dessine toutes les lettres, sauf la deuxième : le « a », qui flotte deux millimètres au-dessus de la courbe qui relie le « L » au « F ». Quand je te dis : « Comme d'hab », ça ne veut pas dire que j'ai eu plusieurs occases de tenir une carte de visite de la célèbre voleuse en mains. Non, c'est tout simplement que j'ai observé sa signature sur des photos à la disposition des poulets.

— comanjevéfère ?! grrazdgt..., continue à se rabougrir le boss.

Sur quatre ou cinq millimètres seulement, la boucle du premier « L » commence par un triple trait qui n'est pas sans rappeler un coup de griffe. Je tourne la carte :

« Vous exposez des faux. Je vous ai dérobé les œuvres authentiques. Lisez mes instructions, sous le masque. Cordialement vôtre. »

Ces quelques mots sont tracés avec le même feutre, la même belle assurance.

Je passe le bout de carton à Tronche Plate.

— D'où vient cette carte, patron ? Comment l'avez-vous eue ?

— Célgaminkimeladoné, agonise le fœtus d'oiseau.

— Comment ? m'enquiers-je.

— Pardon ? fait Vid en tendant l'oreille.

— ? l'interroge Bao.

— Un gamin m'a donné ça et il est parti en courant.

— Gamin ! Quel gamin ? crié-je, en jetant impulsivement de vains coups d'œil alentour.

— Comment est-il ce gamin ? questionne Tronche Plate.

— ! s'écrit Bao.

— Un gamin normal. Il est parti en courant. J'ai pas pensé à le suivre ou le rattraper sur le moment. Je me suis fait distraire par la carte. Après c'était trop tard.

— Merde ! Et avez-vous récupéré les instructions en question, boss ? beuglé-je.

Il ressemble tellement à un mourant que je me demande si ce con n'a pas chopé la grippe aviaire. On sait jamais avec les oiseaux.

— Non.

— Hein ? redemandé-je, le pavillon collé sur son appendice buccal macchabéen.

— Non, souffle-t-il, dans un rôle d'oisillon tombé du nid.

Je m'impatiente :

— Il faut aller voir tout de suite sous le masque.

— Avec tous les visiteurs, ce n'est pas facile, intervient Tronche Plate.

—, ajoute Bao.

Je m'énerve :

— Pour de bon, tu me le fais ! C'est un cas de force majeure ! On arrête les visites. On vire tout le monde et on regarde sous le masque !

Le putain de moineau a l'autorité en état de putréfaction. Prendre une décision semble le terroriser. Le poids de la responsabilité de ce qui vient d'arriver a littéralement écrasé son assurance.

— Pas vrai, boss ?! je lui dis.

Il bredouille quelques sons mâchouillés et me fixe avec toute la détresse des piafs de l'univers dans les yeux.

— Qui nous dit que nous n'aggravons pas la situation en attendant trop longtemps d'aller voir ses instructions sous le masque ? Supposons qu'elle exige quelque chose qui doit être fait au plus tôt, bordel de merde !

— C'est vrai, reconnaît Vid.

—, renchérit Bao, avec son infanable sourire.

Cet argument fait son effet. Mon chef recouvre sa voix :

— Oui, oui... C'est vrai. Faites-le. Allez-y !

Je m'adresse à Tronche Plate.

— Allons-y ! Je vais prévenir le guide. Faisons sortir tout le monde pour un prétexte quelconque.

— Lequel ? demande le brontosauve en smoking. Invoquer une question de sécurité pourrait provoquer la panique.

— Regarde-les en te léchant les babines et dis-leur que tu as faim. Tu vas voir comme ils vont se barrer !

Il hausse ses épaules de terrain de foot et propose :

— Je prétendrai que nous venons d'apprendre que le service de désinfection a passé de l'insecticide et que nous préférons aérer un peu avant de reprendre les visites.

— Super ! m'exclamé-je.

—, confirme Bao, avec enthousiasme.

— Boss, j'oserais pas vous commander... C'est vous le chef, chef ! Mais, vous voulez pas essayer de voir si le

gamin qui vous a filé la carte n'est pas encore dans le secteur ?

— Oui, oui... Je vais regarder.

Avec sa taille de schtroumpf assis, son regard ne porte pas plus loin que l'horizon d'une fourmi, aussi n'ai-je qu'un faible espoir que son effort soit suivi d'effet. Mais bon... sait-on jamais...

Il est presque minuit. Ça fait un putain de bail que j'ai pas dormi ! L'exposition Toutânkhamon est terminée. Les gens ont admiré des faux. Ça leur a fait le même effet que d'admirer de vraies œuvres. Même le guide n'a rien capté. Nous ne lui avons rien dit, évidemment. La disparition des objets prêtés par les Égyptiens doit rester secrète, le plus longtemps possible. Secrète pour Le Caire bien sûr, pas pour Paris. En France, même le président est au parfum. C'est le Piaf qui a dû avouer qu'on s'est fait niquer. J'te dis pas dans quel état il était ! Il s'est fait pourrir par le ministre de l'Intérieur. T'as pas oublié que ce dernier avait proposé des renforts au moineau et que ce dernier les avait refusés ? (Oui, deux fois « ce dernier » dans la même phrase, je sais ! Le premier « ce dernier » c'est le ministre de l'Intérieur et le deuxième « ce der-

nier » c'est le Piaf. Essaie de suivre, merde ! et me gonfle pas pour les répétitions, hein ! Je suis pas là pour faire de la littérature, mais pour t'expliquer !)

Donc, je sais plus où j'en étais moi... Enfin bon, t'as capté j'espère ! parce que j'ai pas envie de tout recommencer depuis le début. Alors pour reprendre le cours de ma narration... (Narration qui ne manque pas d'un certain panache, au demeurant ! Concède-le-moi, car bien des honnêtes gens en conviendraient de bonne grâce, en tout état de cause.) Pour reprendre le cours de ma narration, te disais-je, la Féline a foutu un putain de ouaille à Paris ! C'est le merdier dans les hautes sphères ! C'est le bordel ! Le pandémonium ! Le président en personne nous a rappelé, en vidéoconférence, que l'incident diplomatique avec l'Égypte sera irréparable. Le ministre de l'Intérieur nous envoie des mecs à lui pour nous aider à enquêter.

Faut bien avouer qu'on s'est méchamment fait bananer sur ce coup ! Elle nous a fait perdre la figure, la Féline ! Comment eussions-nous pu nous attendre à ce que la substitution et la disparition de ces putains d'objets se fissent sous nos yeux ?

Je baisse légèrement le concerto pour piano numéro vingt et je m'adresse au brontosauve en costard qui est assis dans mon salon :

— Un café, blaireau ?

Il fait oui de la tête.

Je pose la tasse sur la table basse devant lui et je m'écroule à côté, une autre tasse à la main.

— Tu penses pas qu'on devrait retourner voir les voisins du stand vide, là, dans le Hall 1 ? je lui demande.

Il me regarde interrogativement, en tenant sa tasse au-dessous de son pif. On dirait un gorille qui joue avec de la dînette, le con ! C'est pas des doigts qu'il a, c'est des cuisses de cachalot !

— Oui, les voisins du Relais des Arts, poursuis-je. Ça te ferait pas plaisir de revoir la petite meuf bien roulée habillée avec un échiquier ?

Sacré Vid ! Il rougit comme un feu rouge timide qui materait une feu verte à poil. Vid est religil. Il a un problème de relation avec la gent féminine. Son éducation religile. C'est son truc. Il est né avec ça. Pour lui, c'est très important d'être religil. Jeune, il s'en branlait grave, mais à présent c'est primordial ; il ne mange plus d'œufs et il suit plein de préceptes. Je l'aime beaucoup parce qu'il est d'une franchise et d'une intégrité irréprochables. Jamais d'embrouilles, avec lui, jamais. Et puis de toute façon, c'est mon pote.

— Tu veux dire aller chez l'homme et la fille, à leur domicile ?

— Oui. Ton copain à la mairie peut nous filer l'identité et l'adresse des exposants, non ?

— Oui, bien sûr, dit-il.

— En attendant de savoir ce que vont donner les autres recherches, on pourrait creuser un chouia de plus dans cette direction. Peut-être que l'un d'eux a vu quelque chose, mais qu'il avait autre chose à foutre que de nous avertir.

Les autres recherches dont je parle consistent à visionner les archives des caméras de surveillance des environs de l'exposition pour essayer de suivre l'itinéraire du camion de Crâne Nourrissant ; il y a une équipe qui bosse sur ce dossier. Une autre équipe tente d'identifier le gus lui-même d'après les rares et mauvaises images qui ont été prises de sa tronche émaciée, par les mêmes caméras à travers le pare-brise ou la vitre latérale. Nous n'avons en revanche aucun espoir de retrouver le gosse qui a filé la carte au Piaf.

— D'accord. Je vais appeler mon copain pour qu'il me donne les identités et les adresses.

Nous sirotions notre café sans jacter, laissant toute la place à Mozart.

Ah oui ! j'ai oublié de te dire que nous n'avons pas eu besoin d'un expert pour être convaincus que les pièces exposées avaient été remplacées par des fausses. Contrairement au vrai, le masque ne pesait pas onze kilos, mais cinq cents grammes au maximum. Il était en plastique. Les autres trucs aussi... que du plastique, du verre et un peu d'alu.

Et puis, comme annoncé sur la carte de la Féline, il y avait ses instructions sous le masque, écrites au feutre

noir sur un papelard plié en quatre. J'aurais aimé garder la carte et ce papier pour moi, mais la hiérarchie ne m'a pas fait ce cadeau, tu penses ! Les deux pièces à conviction ont été numérisées et j'ai eu droit à un exemplaire imprimé de chacune. Je passe deux doigts dans la poche de ma chemise, pour saisir la copie des instructions adressées par la célèbre voleuse, et pour la énième fois je l'observe avec attention. Cette écriture cursive me plaît beaucoup.

— Alors ? me lance le brontosauve.

— Alors quoi ? réponds-je, avec ce sens de la répartie qui ne me fait jamais défaut et qui force l'admiration des honnêtes gens.

Il pose sa tasse sur la table, arrange machinalement son nœud de cravate, chasse une poussière imaginaire sur son genou gauche, tire un petit coup sur sa manche droite pour rectifier un faux pli qu'il est le seul à voir et précise sa question :

— Qu'en penses-tu ? Tu ne cesses de scruter ces mots. Je te demande de me faire part de tes impressions.

— Sans faire de l'analyse graphologique à la mords-moi le nœud, on peut en déduire que...

Il me fixe avec attention. Je m'envoie la dernière goutte de caoua dans le gosier, pose la tasse et reprends :

— C'est l'écriture de quelqu'un qui aime le beau. C'est l'écriture d'une forte personnalité. C'est l'écriture d'une personne altière, qui ne veut pas être prise pour une vulgaire voleuse uniquement motivée par le pognon. Il s'en dégage une sorte de fier défi.

Je lui jette un coup d'œil par-dessus la feuille. Son expression me fout en rogne.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu te paies ma tronche ? Putain de cachalot !

Il rit.

— Non. Je ne me moque pas. Ne le prends pas mal. Je me demande simplement comment tu peux voir tout ça dans son écriture.

Je ne réponds pas. J'ai les glandes. Il sort son portable et appelle son pote à la mairie pour avoir les renseignements sur les exposants voisins du stand vide. Oui, j'ai oublié de te dire que le stand du Relais des Arts a été réservé sous une fausse identité. La Féline a pris cette précaution, qui eût été utile, pour peu que notre suspicion et notre flair nous eussent poussés à vérifier que ce stand existait. Quelle honte ! Si les journalistes savaient, ils pourraient titrer : « La voleuse, plus professionnelle que les poulets ! ».

Merde, j'y pense ! C'est vrai que je t'ai pas encore dit ce qu'exige la Féline sur la liste de ses instructions ! J'te dis pas comme elle est gonflée !

8. La Belle et l'Immonde Cloporte

Oui, ben, figure-toi que sur cette feuille qu'elle a laissée sous le faux masque, la Féline demande au Président...

Excuse, mon portable sonne dans la poche de ma chemise ! Je l'ouvre. D'un coup d'œil sur l'écran, je constate que c'est le Piaf qui appelle. Je me colle le téléphone, cet appareil qui est relié à un réseau afin de permettre la communication audio entre deux ou plusieurs personnes, sur le pavillon, c'est-à-dire cet élément externe de l'oreille, qui ressemble chez certains à une sorte d'ignoble plante carnivore tout à fait monstrueuse et prête à happer tout ce qui passe à sa portée, mais qui chez moi est on ne peut plus harmonieux et en parfait accord avec mon visage aux traits merveilleusement proportionnés, bien qu'il ait cependant, je te l'accorde, le défaut de me faire écrire de très longues phrases chaque fois que je suis conduit à parler de lui. De lui, c'est mon pavillon bien sûr. Je le précise pour les blaireaux qui ne savent pas lire plus de trois mots sans avoir mal à la tronche.

— Allo ! lancé-je, avec ce sens de l'à-propos qui me vaudrait les louanges de tous les honnêtes gens.

— Oui, c'est moi, m'indique le boss, au cas où je risquerais de penser qu'il n'est pas lui. J'essaie de joindre Vid, mais il ne répond pas.

— Il téléphone à un pote à lui pour obtenir des infos sur les exposants voisins du stand « Le Relais des Arts », resté vide.

— Ah, c'est bien. J'appelle pour dire que j'ai quelqu'un de Paris qui veut faire le point avec nous, là, tout de suite. Vous venez, ou...

Il parle assez doucement et le ton de sa voix me donne à penser qu'il est en face du gus de Paris en question. Je sens qu'il n'en mène pas large, qu'il a le trou de balle serré. Son « ou... » final indique qu'il ne sait pas trop que faire. Je suggère :

— Ça vous dit de venir chez moi ? Je vous offrirai un café et on discutera tranquillement, boss.

— OK, je vais lui proposer.

Je l'entends parler avec l'inconnu envoyé de Paris quelques secondes puis il confirme :

— C'est d'accord, on arrive !

— D'accord, chef, réponds-je.

Je referme mon cellulaire et le glisse dans ma poche avec une gestuelle d'une élégance racée, qui n'est pas sans rappeler celle de quelque noble et altier félin. La main gauche maintenant son téléphone contre son or-

gane de l'ouïe, Tronche Plate note quelque chose sur son carnet de la paluche droite.

Oui, je te disais que je ne t'ai pas encore révélé ce qu'exige la Féline sur la liste de ses instructions ! Et bien, tiens-toi bien, elle exige que...

— J'ai les renseignements. On peut y aller quand tu veux, dit Tronche Plate.

— Le Piaf vient d'appeler. Il arrive avec un gus de Paris. Je ne sais pas de qui il s'agit, mais il m'a semblé que le boss avait la pression.

— Ah ! Et... alors ?

— Ils se radinent tous les deux d'un instant à l'autre.

— Ici ?!

— Ben, s'ils allaient à Hong Kong, je t'aurais pas dit qu'ils se radinent.

Il hausse ses épaules de porte-avions, mais au lieu de faire un chouia la tronche, au moins pour la forme, il fait un signe affirmatif de la tête et ne peut s'empêcher de me parler de son bouquin :

— Dans le Gil Livre, il y a l'histoire d'un paysan qui attend un ami et un inconnu. Son ami l'avait prévenu. Il lui avait dit : « Je viendrai ce soir avec une personne que tu ne connais pas, mais... ».

Je lève la main, comme si j'allais lui en coller une ! Il la boucle aussitôt. Un observateur qui nous connaîtrait mal trouverait mon comportement bien téméraire,

quand je fais mine de le cogner. Sûr, si Vid voulait, il me déguiserait en bifteck haché en moins de temps qu'il n'en faudrait à la plastique de Margaret Thatcher pour tuer dans l'œuf la libido d'un délinquant sexuel ! Mais ça me saoule grave quand il me parle de sa religion trop souvent. Il m'arrive de l'écouter un peu, mais je préfère ne pas l'encourager à tchatcher autant qu'il l'aimerait sur ce sujet.

1 h 15.

On sonne. Ce doit être le Piaf. Je me lève et je vais ouvrir. C'est bien le Piaf, en effet. Le Piaf avec la personne de Paris, comme prévu. Ce qui ne l'était pas, prévu, en revanche, c'est qu'il soit accompagné par une meuf. Une super charmante qui plus est. Une gonzesse tanquée comme tu peux même pas l'imaginer ! J'en ai les yeux qui bégayent. Brune, cheveux longs bouclés. Petit tailleur moulant rouge sombre. Pull angora rouge vif. La jupe est courte, les jambes très belles. Elle me fixe en affichant un sourire presque provocant.

— Bonsoir, dit le nabot aviaire.

— Bonsoir, lance-t-elle aussi, d'une voix assurée et d'un ton qui exprime son amusement à me voir si surpris.

— Bonsoir, réponds-je, en dissimulant avec difficulté un trouble inopportun, aussi crétin qu'inattendu.

J'en ai la pompe cardiaque qui part en couille et au lieu de m'effacer pour les laisser entrer, je reste sans bouger à la regarder comme un benêt.

— Euh..., dit le Piaf. Tu nous invites ? Ou bien...

— Oui, excusez-moi !

Je libère le passage. La méchante gonzesse entre la première. Je suis tellement à l'ouest que je referme la porte sur la tronche du Piaf qui pousse un petit « piou-piou » de protestation.

— Oh ! Pardon, chef !

Il réajuste sur sa boule son galurin fécal, déplacé par l'incident, et entre à son tour. J'invite le joli petit lot à s'asseoir dans mon salon, en face de Tronche Plate. Celui-ci se met aussitôt à rougir comme un Peau-Rouge qui aurait chopé un coup de soleil de la mort qui tue et qui viendrait d'avaler dix kilos de piment. Le Piaf prend place à côté d'elle. Ça me donne une parfaite illustration de « La Belle et la Bête » en version extrême. Lui, surhumainement laid, outrageusement repoussant, elle, superbement belle, altièremment éblouissante. Ce serait plutôt la Belle et l'Immonde Cloporte, même. J'ai envie de préciser à la Belle que je suis vraiment désolé au sujet de ce sordide galurin et que je n'ai jamais souhaité sa présence chez moi et encore moins près d'elle.

— Madame Pantair est envoyée par le ministre de l'Intérieur au sujet de notre affaire, explique le vilain

monstre issu d'un croisement entre un moineau sénile et un champignon moisi.

— M'dame ! fais-je, en inclinant légèrement la tête.

— Bonsoir Madame, mâchouille Tronche Plate, en lutte contre la timidité qui lui entrave le larynx.

— Bonsoir Messieurs, répond la créature. Je ne veux pas remuer le couteau dans la plaie, mais le ministre souhaite que je vous dise combien la situation est ennuyeuse. Les conséquences de cette négligence seront irréparables. Il faut retrouver ces œuvres à n'importe quel prix.

Je pense à lui demander si elle a envie de boire un truc, mais cette proposition me semble si dérisoire que j'ai peur de passer pour un con, voire de la foutre en pétard, alors je la boucle.

— Je ne vous cache pas, poursuit-elle, qu'en plus... Comment dire ?... Que la manière dont vous vous êtes faits avoir est si ridicule que le ministre et aussi le président préfèrent qu'on fasse tout pour que cette version des faits soit tenue secrète. Qu'elle soit même oubliée ! Si on apprenait que la Féline s'est faite elle-même livrer dans une caisse, que vous avez gentiment rangée près des œuvres durant toute une nuit pour la laisser repartir le lendemain, nous serions la risée du monde et le prestige de la voleuse s'en trouverait encore grandi. Alors pas un mot, à qui que ce soit, au sujet de cette histoire de caisse. Ne me dites pas que vous avez aidé le livreur à porter la caisse, ce serait trop ridi-

cule ?! Vous rendez-vous compte à quel point elle était près de vous ?!

Elle nous parle un peu comme on s'adresserait à des attardés.

— Qu'est-ce que ça vous fait de vous dire qu'elle était si proche de vous ? insiste-t-elle.

Un sourire inattendu s'affiche sur son charmant minois. J'ai l'impression que ça l'amuse. Tandis qu'elle conserve un moment le silence, le Piaf se décompose de honte. Il a perdu la figure sur cette affaire. Je profite de cette trêve pour proposer :

— Je vous sers quelque chose ?

— Non, merci. Nous devons nous mettre au travail rapidement.

Nous la regardons sans mot dire.

— Commencez par me donner vos numéros de téléphone. Je n'ai que le vôtre Gautier, dit-elle en lui jetant un coup d'œil, tandis qu'il soulève brièvement sa bouse pour se gratter la tronche.

Tronche Plate d'abord, moi ensuite, nous lui dictons nos numéros respectifs. Pendant ce temps, le Piaf continue à s'enlaidir, visiblement du mieux qu'il peut, avec une conscience méticuleuse.

— Bien ! conclut la Belle, après avoir saisi nos coordonnées dans son cellulaire. Je n'ai pas votre adresse personnelle, Monsieur Natris.

Tronche Plate lui dit où il crèche. Elle le note dans son tél et demande :

— Maintenant, expliquez-moi où vous en êtes de votre enquête présente ?

Nous lui parlons du travail des collègues sur les caméras de surveillance.

— Nous avons aussi, ajoute le Piaf, pensé à aller interroger les personnes qui exposaient à côté du stand resté vide. Celui qui était prétendument le véritable destinataire de la caisse.

— Vous ne l'aviez pas encore fait ?! s'étonne-t-elle.

— Si, dis-je. Mais on va y retourner au cas où...

— Eh bien ! ça ne fait pas grand-chose tout ça ! Vous avez des nouvelles récentes au sujet de l'examen des enregistrements des caméras de surveillance ? A-t-on pu établir l'identité du chauffeur ?

— Hélas ! non, avoue le Piaf. La qualité des images est bien trop mauvaise.

Le téléphone du Piaf sonne. Il le retire de sa poche, le porte à son oreille et lâche un « Allô » craintif. C'est dingue à quel point il a perdu toute forme d'arrogance depuis le début de cette affaire ! On ne dirait plus le même homme. Enfin ! je veux dire qu'on ne dirait plus le même moineau.

— Ah ! Monsieur le ministre, s'exclame-t-il. Justement, nous avons avec nous madame...

Je n'ai pas le temps de m'étonner de cet appel si tardif, car quelque chose d'encore plus inattendu survient. La super meuf arrache le téléphone des pattes de l'oiseau nabot et s'écrit :

— Lâchez ça, malheureux !

Nous la regardons extrêmement surpris.

— Excusez-moi, dit-elle. Je n'ai pas pensé à vous dire que le ministre tient à communiquer avec des appareils sécurisés. Il ne faut absolument pas que cette grotesque affaire s'ébruite. Sait-on jamais qui écoute nos communications ?! Je devais vous donner quelque chose à ajouter dans vos téléphones, pour éviter les oreilles indiscrètes. J'ai oublié ça dans ma voiture. Je vais le chercher tout de suite.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

— Vous voulez que je vous accompagne ? demande le Piaf, au moment où j'allais moi-même le proposer.

— Non, je connais le chemin. Je n'en ai que pour un instant. Ne répondez surtout pas au téléphone avant mon retour ! Nous rappellerons le ministre pour nous excuser dès que nous aurons sécurisé votre appareil ; ça ne prendra qu'une minute. À tout à l'heure.

Elle se barre. J'entends la porte se refermer derrière elle.

Nous restons sans rien dire à nous regarder tous les trois. Je ne sais pas combien de temps, peut-être une

minute, ou plus. Vid me fixe, une question dans le regard. J'interroge le vilain moineau :

— Comment avez-vous rencontré cette créature, boss ?

— Elle m'a téléphoné peu avant minuit. Elle voulait me voir de la part du ministre. Je lui ai donné mon adresse. Elle est venue et a rapidement exprimé son désir de connaître mes principaux collaborateurs. Alors, je vous ai appelé, Noti.

— Dac, patron ! Mais... elle vous a montré quelque chose pour justifier de son identité et de sa démarche au nom du ministre ?

— Non. Pourquoi... Je...

— Vous êtes venus ici avec votre caisse, ou...

— Non, elle voulait venir avec la sienne. Je lui ai indiqué le chemin.

Le regard de Vid indique qu'il partage ma soudaine inquiétude. Je me précipite hors de chez moi ! Pas le temps d'attendre l'ascenseur, je descends l'escalier à fond la caisse.

**9. La tronche appuyée
sur quelque chose
d'humide et visqueux.**

Je crèche au quatrième, mais j'ai à peine le temps de descendre un seul palier que je me traite déjà de tous les noms. Merde ! J'ai même pas pensé à demander au Piaf quelle caisse elle a la gonzesse ! Je dévale l'escalier comme un putain de morceau de fou ! Deux enjambées par rampe de marches !

Au premier étage, monsieur Deutel arrive devant sa porte. Tout se passe tellement vite que j'ai à peine remarqué le grand plateau de fruits de mer qu'il porte contre son gros ventre. Rapide comme une image subliminale, celle de son air surpris effleure ma rétine. Dans le laps de temps d'un éclair, je vois ses yeux se dilater en me regardant.

Badagling tibi-didin-cling-cling-cling pata-glon-glonc ! Le putain de plateau se fracasse contre une porte et se met à rouler dans l'escalier dans un vacarme de fou. Aux quatre coins du palier voltigent huîtres, moules, crevettes, violets, bigorneaux et autres bidules de Neptune. J'ai percuté le pauvre voisin de plein

fouet ! Je l'ai même un instant écrasé contre le mur. Il est à présent assis au milieu de sa bouffe. Je reprends ma descente infernale, en gueulant le plus fort que je peux :

— Pardon !

Mon pied droit glisse sur un violet. En déséquilibre vers l'avant je franchis dix marches d'un coup ! J'atterris sur le palier du premier. Connerie de violet ! je vais me péter la gueule ! Heureusement, je retrouve mon équilibre contre la porte de l'ascenseur. Ça fait un boucan d'enfer mais de toute façon, après l'épisode du plateau qui a tout dévalé, ce n'est pas grand-chose. Je me jette dans les dernières marches en oyant dans mon dos les voisins qui sortent voir ce qui se passe.

C'est pas possible ! Décidément, je suis emboucané par les fruits de mer en ce moment !

Je déboule dehors comme un fou furieux qui s'évade de l'asile. Coup d'œil des deux côtés ! Je suis sur le boulevard Paul Claudel. Il y a dégun, mais... Si, j'entra-perçois quelqu'un à droite vers le boulevard Sainte-Marguerite. Je cavale. C'est elle ! Elle vient de refermer la portière de sa caisse. Encore une chance que j'arrive juste à temps pour l'apercevoir ! Je l'aurais ratée, pour peu que j'eusse hésité une demi-seconde de plus avant de me lancer à ses trousses. C'est une grosse BMW noire avec des vitres teintées, très foncées. Merde ! je suis à pied, là. J'aurais dû... Elle démarre et se barre. Putain ! Que faire ? J'avise un camion poubelle sur le

boulevard Sainte-Marguerite, c'est ma seule chance. Je me précipite et j'ouvre brutalement la cabine du côté gauche.

— Police ! Descendez !

— Fatche de con ! Qués' qu'y'a ? demande le chauffeur.

Je le chope par le bras et je le vire avant qu'il n'ait le temps de prononcer une demi-syllabe de plus. Il atterrit à plat ventre sur le trottoir. P'tit coup d'œil en arrière... ? Super ! ses deux collègues ne sont pas cramponnés au camion ; ils ramènent des sacs poubelles à jeter. Je démarre en trombe à la poursuite de la BM de la super meuf qui nous a bien pris pour des cons. Qui nous a bien pris pour des cons et qui est d'une audace incroyable ! Oui, d'une audace qui dépasse tout, vu que ça ne peut être que la Féline en personne, bien sûr. Venir nous narguer jusqu'à chez moi ! Se foutre ouvertement de notre gueule en nous signifiant combien nous avons été ridicules ! Nous rappeler à quel point on était proches d'elle ! Et nous déclarer ça tranquillement installée dans mon salon ! C'est à devenir fou ! Dès que j'ai un moment tranquille, faut que je pense à te parler de ses fameuses instructions, qu'elle a laissées sous le faux masque. Ah ! sûr que la meuf ne manque pas de cran !

Le pied au plancher, j'essaie de la rattraper.

Je ne sais pas ce qui se passe derrière, mais c'est dingue le raffut de malade ! Putain ! Tu devineras pas

ce que me dit mon rétro ! Figure-toi qu'il y a quelque chose accroché derrière le camion ! Un de ces containers à roulettes en plastique qui est en train de se vider dans mon sillage. Tu vas voir qu'on va encore me reprocher de foutre le bordel ! Je le sens venir, ça.

La meuf continue vers le boulevard Schloesing, en direction du Jarret. Ce putain de bahut gémit de toutes ses tôles, il est à fond. J'espère qu'il ne va pas rendre l'âme. Tous les feux sont orange clignotant à l'heure qu'il est. Léger virage vers la droite, toujours à fond. Le véhicule oscille dangereusement en craquant sinistrement. Un méchant vacarme d'enfer me fait sursauter. Merde ! c'est quoi encore ! Ah ! ben là, je ne sais pas comment j'ai fait mon compte, mais c'est carrément une machine à laver que je viens de larguer. Une machine à laver ou un gros téléviseur, un truc du genre qui vient de défoncer la vitrine d'un magasin. Une pharmacie, je pense. Je ne suis pas sûr. De toute façon, pharmacie ou n'importequoieterie, m'est avis qu'on me fera des reproches, alors quelle importance ?!

Je commence à me dire que j'ai très peu de chances de la rattraper avec cet engin de mort. Il faudrait que je trouve autre chose en chemin. J'approche du carrefour où arrive le boulevard Rabatau. La meuf l'a déjà largement dépassé. Elle est presque au niveau de la bretelle de l'autoroute qui va à Aubagne. Je garde le pied au plancher, en espérant que quelque chose l'obligera à perdre de la vitesse. À cette heure avancée de la nuit,

les embouteillages sont plutôt rares, hélas ! À en juger d'après le boucan qui me suit, je dois encore larguer quelques trucs derrière moi. J'arrive sur le boulevard Jean Moulin. Miracle ! elle ralentit et je gagne du terrain. C'est parce que devant l'hôpital de la Timone, elle prend l'espèce de petit bout de contre-allée pour tourner à gauche. J'ai une chance de la coincer. Elle est déjà engagée dans le boulevard Baille. Sans freiner et sans passer par la contre-allée, je braque brutalement à gauche pour la suivre. Les pneus hurlent. Cet enfoiré de bahut se penche sur les roues droites ! Il manque de se renverser, mais je heurte bruyamment un putain de lampadaire et le choc me remet à la verticale. Le pare-brise explose. Je me prends une cascade de verre pilé en pleine poire ! Ça bascule d'un côté, de l'autre. Je redresse, je braque, je contre-braque, je rebraque, je recontre-braque... Mais qu'est-ce qui peut bien tomber de ce poids lourd pour faire un boucan pareil ? Peu importe, j'ai rattrapé la Belle ! Je l'ai même tellement rattrapée que je stoppe net en percutant sa BM assez violemment à l'arrière. Je l'envoie valdinguer cinq mètres plus loin. Merde, elle s'était arrêtée ou quoi ?! Je descends précipitamment du camion et je m'approche de la grosse BM... Ses quatre portes s'ouvrent. Merde ! Je m'immobilise. C'est qui ces mecs ? Holà ! C'est quoi cette embrouille, encore ? À la place du chauffeur, ce n'est pas la super meuf qui sort de la caisse, mais un gonze avec des cheveux longs et bruns. J'arrive pas à

croire que j'ai pris sa chevelure pour celle de la Féline ! Lui, il est assez petit et maigrichon. En revanche, ses trois potes sont aussi balèzes que visiblement de fort mauvaise humeur ! Genre de types qu'on a du mal à imaginer en train de rire. Tu vois ce que je veux dire !?

— Ça va pas la tronche ?! me demande le plus costaud.

C'est un type très brun en débardeur bleu, velu comme un singe.

— Tin ! C'est quoi ce putain de bouffon ! s'exclame un noir en costard blanc. Il est si noir et sa vêtue est si blanche qu'on dirait qu'il est en panoplie de pie.

— Pour de bon, tu nous le fais ! beugle un gros blond. Tu nous poursuis avec un camion poubelle ! T'es qui, toi ?!

Celui-ci a des yeux bleus, des moustaches de Viking et des cheveux longs qui coulent sur ses épaules. Le chauffeur, celui que j'ai inexplicablement pris pour la Belle, me regarde un bref instant d'un air interdit, puis après avoir jeté un œil à l'arrière défoncé de sa caisse, il hurle :

— Hé, la con de tes os ! T'es niqué de la tête ou quoi ?! Qu'est-ce que tu veux ? Mais qu'est-ce' tu veux ? T'as vu ce que t'as fait à ma béaïme... Tu m'as niqué le parechoc et le coffre aussi, regarde ! Regarde, enculé ! PD ! Connard !

Pendant que celui-ci continue à faire montre de sa prose distinguée, je tente de m'expliquer :

— C'est une erreur.

— Une erreur ? répète le Viking, en me chopant par la chemise.

Trop tard pour sortir mon feu ; le velu me cramponne le bras droit et la Pie le bras gauche. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de leur dire que je suis flic. Bon ! ben... ils vont vite le savoir de toute manière, le Viking me fouille. Je lâche :

— Je vous dis que c'est une erreur. Je suis flic, les dégâts seront remboursés.

— Il a raison, c'est un poulet, ce fumier ! déclare le Viking, en trouvant ma carte dans mon portefeuille.

J'essaye :

— Les collègues sont en planque pas loin. Il y a deux tireurs d'élite. Ne les rendez pas nerveux.

Bon, ben... C'est un mauvais essai en fait. Ça fout le Viking en rogne. Il se chope une paire de boules comme t'as pas idée !

— Ah, oui ! en plus, tu me menaces, à moi ?! qu'il gueule, l'index dirigé sur son plexus. Allez ! on le prend avec nous, on s'arrache !

Il me fait une clé autour du cou. Les autres me soulèvent par les jambes. Je me débats. On me tient les bras dans le dos. J'ai l'impression qu'on me met des

menottes. J'ai beau me démener et me remuer comme un diable qui aurait un piment dans le cul, ils me balancent rudement dans le coffre de la BM. Je suis dans le noir, la tronche appuyée sur quelque chose d'humide et visqueux. Qu'est-ce que ça peut être ? J'entends et je sens que la voiture démarre. Dans quelle galère je me suis encore foutu !?

**10. L'ambiance sera plus à se casser
les quenottes qu'à se taper
une belote !**

Il semble qu'on tourne. J'ai même l'impression qu'on fait demi-tour. Oui, c'est indéniable, en fait. Putain ! c'est quoi ce merdier gluant sous ma tête ?! Forte accélération... grincement de pneus... virage brutal à droite. On a dû reprendre le boulevard Jean Moulin. J'essaie de me déplacer un peu, de trouver une position moins inconfortable. Je sens nettement que j'ai des menottes. Elles me font mal aux poignets. Un truc touche mon cou ! C'est apparemment la même chose que le bidule mou, froid et glissant qui est sous ma tronche. La BM accélère. Le Poète maigrichon à la verve aussi belle que naturelle vient de passer la quatrième ou la cinquième. Il semble qu'on soit sur une autoroute, certainement l'A50, vers Aubagne. C'est plus que certain qu'ils ont dû me prendre le flingue ! Que vont-ils faire de moi ? Je décide d'essayer d'ouvrir le coffre. Sait-on jamais ! si on ralentit suffisamment, je pourrais tenter une évasion. Non sans efforts, en me trémoussant, j'arrive à me mettre sur le dos. À cause

des menottes, je suis obligé de rester couché sur mon avant-bras droit. Je commence à filer des coups de talons de toutes mes forces sur la porte de ma prison. La saloperie de matière inconnue fait une sorte de « floc-floc » derrière ma tête et je sens par moments des contacts humides dans mon cou. J'espère que je ne suis pas enfermé avec un cadavre de limace géante, ou une colossale glaire de quelque monstre intergalactique ! Je cogne, je cogne, je cogne... Ça fait des bruits sourds, mais ça ne cède pas. Vu que la serrure tient le coffre au milieu, je force sur le bord droit dans l'espoir de soulever un peu la tôle. D'une manière ou d'une autre, je n'obtiens aucun résultat. Je me demande s'ils m'ont taxé le téléphone, ces enfoirés ! Je commence à avoir des méchantes boulasses, là. Merde ! S'ils m'ont pris mon lecteur MP3, je ne réponds plus de moi ! Faut pas toucher à mon Mozart ! J'te le dis ! Ça me fait péter un câble qu'on touche à mon Mozart !

Je décide de garder ce qui me reste de forces, de les réserver pour une future éventualité. M'est avis que je vais en avoir besoin quand cette bande de sinistres sires me sortira de là : l'ambiance sera plus à se casser les quenottes qu'à se taper une belote !

Des changements de régime dans le discret ronronnement du moteur m'indiquent que la BM rétrograde ;

par conséquent, j'en déduis que nous ralentissons ; cela me permet de dire que nous sortons de l'autoroute ; cette déduction en entraînant une autre : je pense que nous nous rapprochons de notre destination. Le temps que je t'explique tout ça, voilà qu'à présent je sens nettement (grâce à une force que l'homme de la rue (oui, et aussi la femme de la rue, bien sûr ! (Je ne veux surtout pas qu'on me fasse le reproche d'être misogyne ! (J'ois déjà les critiques acerbes du genre : « Oui... tout çaaaaaaa... Pourquoi l'homme de la rue et pas la femme alors ? » (Non, je n'exagère pas. Il y en a des comme ça. (Oui, j'en ai vu.)))))) appelle force centrifuge, mais que les physiciens rechignent à considérer comme une véritable force.) que nous prenons une série de virages. Quel bordel ! je ne comprends plus rien à ce que je dis moi-même, avec toutes ces parenthèses imbriquées que je suis obligé de mettre, afin de me prémunir contre ceux qui sont disposés à prétendre que j'explique mal. Bon, je la refais sans les parenthèses, tant pis pour les esprits chagrins qui m'en feront le reproche.

Je disais donc que le temps que je t'explique tout ça, voilà qu'à présent je sens nettement, grâce à la force centrifuge, que nous prenons une série de virages. Vu que cette force, qui s'exerce tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, est assez balèze et qu'elle est en outre synchronisée avec des grincements de pneus, j'ai l'intuition que nous roulons à vive allure sur une route de

campagne, qui peut s'enorgueillir de moult virages et de force lacets. Et pendant que cette putain de route se la pète, la chose flasque, froide et gluante se balade sous ma tronche. J'ai l'impression d'être appuyé sur une sorte de flan qui respire et qui essaie de ramper. Je sens que je vais finir par gerber.

Ah ! là, ça rétrograde encore, mais cette fois jusqu'en première. J'entends que nous roulons sur du gravier. Tout porte à penser que nous arrivons à destination. Le moteur s'arrête. Des portières claquent. Bruits de pas sur le gravier. Des voix. Ça tchatte, mais je capte que dalle à ce qui se dit. Ouhé si ! quelques syllabes moisies me parviennent, mais pas plus : « nié... chier... ton... pas... .. gu... .. pa ». Nouveaux sons du genre « gron gron » : Quelqu'un qui marche sur du gravier. Ces pas se rapprochent. Tu peux me croire, mon oreille Mozartienne c'est pas d'la daube ! Là, les paroles se font plus précises. J'entrave pas des masses, mais quelques mots m'atteignent en clair. Je reconnais la voix du Poète : « Enculé... M'a relégué la caisse... Connard... Sa mère ! ».

Houuuu ! m'est avis que son courroux est grand ! Sans doute ourdit-il de me faire passer de vie à trépas pour venger son fier destrier mécanique dans le sang. « Vais lui niquer sa race à ce putain de bouffon ! » Que te disais-je ! Là, c'est clair, les mecs sont pas contents. Tout ça pour un peu de tôle froissée. Qu'eussent-ils

donc fait si je leur avais piqué leur meuf ? Il y a du partage en couille dans l'air, j'vous jure !

Je commence à regretter mon imprudence et ma précipitation. Ah, putain de bordel de merde ! Que n'eus-je été plus réfléchi ?! J'admets de bonne grâce que j'eusse été plus avisé de passer un coup de fil à Tronche Plate pour lui détailler le pourquoi du comment du bidule de tout ce bordel, durant ma poursuite, histoire de le mettre au parfum de mes conneries. Et, j'eusse surtout fait preuve d'une louable sagacité en sortant mon feu, avant de m'approcher de ces joyeux lurons.

Son de clé. Courant d'air frais sur ma tronche. Lumière, celle du coffre qui vient de s'ouvrir et celle d'une lampe quelque part dehors. Je distingue une silhouette à contre-jour. Quelqu'un me regarde.

Je me demande comment reprendre la conversation. Je n'ai guère l'occase d'y réfléchir plus que ça, car je me prends un gnon qui m'explode la bouche. Outre la douleur à l'endroit ci-devant mentionné, je sens mon crâne qui s'enfonce dans cette saleté de glaire d'outre-tombe, dont je n'ai toujours pas identifié la nature exacte.

— Cet enfoiré de merde est couché sur mon poulpe ! gémit la voix du Poète.

Ah, c'est donc un poulpe ! Ce fumier m'a défoncé les lèvres. J'ai bien envie de lui...

— C'est bon, arrête ! dit le Viking.

— Il m'a niqué la béaime ce gros con de merde, se plaint le chauffeur lyrique et qu'est-ce qu'il fout couché sur mon poulpe ?!

— Ça va, c'est bon ! répond son pote. Tu commences à nous gonfler avec ta bagnole ! Regarde, le sac s'est ouvert. C'est pour ça que ton poulpe se baladait au fond du coffre.

Sur cette réplique, le Viking me soulève par les revers du veston et me remet sur pieds à l'extérieur.

— Ah merde ! s'exclame l'autre en prenant sa bestiole à pleines mains pour le refoutre dans un grand sac en plastique. Il est mort, merde !

Nous sommes près d'une villa, sous une forte lampe fixée sur sa façade. Les quatre types sont là.

— Tu vas nous dire ce que tu nous veux, poulet ? demande l'homme-pie. Et aussi pourquoi tu nous poursuis avec un camion poubelle, hein. C'est un manque de respect ça, mon pote, de nous courser avec un camion poubelle !

Il se fend la gueule puis reprend sur un ton qui se veut menaçant :

— En tout cas, on va te faire parler.

Le mec en débardeur bleu, velu comme un singe ajoute :

— Oui, j'aimerais savoir ce que tu nous veux, moi aussi. Quéss' tu veux ? Tu nous le dis ou tu morflés.

— Pour l’instant, on le laisse tranquille, intervient le Viking. La Patronne décidera. S’il faut le faire parler, t’inquiète qu’il parlera.

La Patronne, tient donc ! Cette bande de gros bras sous les ordres d’une meuf ! J’ai hâte de la voir celle-là ! Sera-ce une femme à barbe dans le genre curiosité de foire, avec des cuisses et des mains de Godzilla ? Je tente encore une fois de diriger l’affaire vers un dénouement rapide et, en un mot, à moindres maux :

— Je vous dis qu’il s’agit d’une erreur. Je vous ai confondu avec quelqu’un d’autre que je devais poursuivre.

— Aouhé ! qui ça ? demande le Poète. Con de tes os, va !

Il tient son sac en plastique avec son poulpe à l’intérieur dans sa main gauche et se cure le tarin avec son index droit. Un pied sur la première marche du perron, il vient de stopper alors qu’il s’apprêtait à entrer dans la villa.

— Qui ça ? connard, PD ! répète-t-il.

Là, je ne sais pas ce qui me passe par la tête. La pression, la fatigue, le fait d’être depuis quelque temps toujours en présence de poiscaille... ? Va savoir ! Je t’accorde au demeurant que je n’ai pas moi-même un langage plus châtié que ça. Pourtant, la rusticité linguistique de ce grossier bipède me file soudain une paire de glandes comme t’imagines même pas ! (Non, non !

T'imagines même pas, j'te dis !) Une paire de glandes qui me fait péter les plombs. J'ai toujours les menottes, mais, comme tu vas le voir, je jouis tout de même d'une certaine liberté d'action. Je me propulse en avant et j'administre un coup de boule dantesque sur le pif du Poète en verve. Il ne s'y attendait pas du tout, le blaireau. Sous l'impact, j'ai senti et entendu quelque chose craquer. Tandis qu'il tombe en arrière, en commençant à émettre le tout début d'un grand cri de douleur, je lui balance un shoot du pied droit, qui te foutrait à l'aise une enclume en orbite, en plein dans ses petites gonades de nabot. Le hurlement de douleur à peine commencé, dont je t'ai parlé au début de la phrase précédente, redouble d'intensité. Je lui ai collé ses mininoisettes sous le menton, à ce naze ! Alors que je m'attendais à ce que ses potes lui vinssent en aide, figure-toi qu'ils n'interviennent pas le moins du monde ! Le Viking se fend la gueule comme un troupeau de bossus sous une pluie de chatouilles et les deux autres en font immédiatement de même. Bon, j'veux pas abuser des bonnes choses, mais vu que le Poète m'a pas mal cherché, je lui balance un dernier coup de savate dans la tronche en guise de dessert. Couché sur le perron en position foetale, il masse douloureusement ses burnes. Gageons qu'à c't'heure ces dernières doivent être plates et noires comme des oreilles de Mickey et que son pif va ressembler au galurin du Piaf dans peu de temps. Ses trois potes préfèrent s'estrasser de rire que de l'aider. Qu'importe qu'ils s'estrassassent, retiendra la pos-

térité ! Félicitons-nous qu'ils ne vengeassent pas leur copain !

Bon, ben... c'est bien beau tout ça ! En tout cas, ça m'a fait un bien fou, mais quelle va être la suite des événements ? Hein ?

11. Ils n'ont pas le même regard quand ils se baignent, j'te jure !

— Bon ! assez ri ! dit le Viking. Nous allons mettre ce gentil poulet au frais en attendant les instructions de la Patronne.

Ce type semble être le chef de la bande, tout du moins en l'absence de celle qu'ils appellent « la Patronne ». Il me chope par le bras gauche et m'entraîne dans la maison que le Singe en débardeur vient d'ouvrir.

— Bienvenue, gentil poulet ! dit ce dernier, en m'invitant à entrer d'un geste large de la main et en affichant un sourire jovial. Tu m'as fait tellement rire que je t'ai à la bonne, maintenant !

— Moi aussi, je te kiffe grave ! s'exclame l'homme-pie, tu m'as trop fait délirer quand t'as démonté l'autre bouffon, là !

Décidément ! Aucun des trois ne semble porter le Poète dans son cœur. Ce dernier, toujours étendu sur le perron, laisse échapper un mélange de bave, de râles et de grossièretés, le tout agrémenté çà et là de petits cris aigus. Un rapide processus de pensée traverse mon es-

prit fécond : pourrai-je tirer parti du manque de solidité patent des liens qui unissent les membres de la bande ? me demandé-je. Certainement, bien qu'il soit, je pense, un peu tard pour essayer de gagner la sympathie du Poète. Eussé-je dû pour autant me laisser insulter sans réagir ? La première chose qui me saute aux yeux dans la pièce dans laquelle nous entrons est un grand aquarium. Derrière la paroi vitrée de ce dernier, des poissons équipés de dents impressionnantes prennent leur bain. Oui, je sais que tu vas probablement te dire qu'un poisson qui se baigne c'est idiot. Ben, figure-toi que non ! Moi, je les ai bien observés, les poissons. Je les ai bien observés, et je sais reconnaître un poisson qui nage, comme ça, pour rien, juste parce qu'étant un poisson il ne peut pas faire autrement, car c'est sa condition de poisson. Et je sais reconnaître aussi un poisson qui se baigne. Ils n'ont pas le même regard quand ils se baignent, j'te jure ! Oui, c'est vrai ! C'est comme les hommes, tiens ! Par moments, ils vivent seulement métaboliquement, mais parfois ils vivent à fond la caisse dans le genre : « Je pense donc je suis, donc putain de merde ! youpi ! profitons de la vie ! ». Oui, bon, je m'égare, mais je t'assure que ces poissons-là, ils se baignent.

— C'est l'aquarium du bouffon que t'as éclaté, m'explique la Pie. Il kiffe ses poissons carnivores. Il voulait leur apporter un poulpe vivant à bouffer.

Je lui souris. Il semble bien luné envers mézigue et de toute évidence il n'aime pas le Poète.

— Oui, ben... on va pas lui faire tout visiter, intervient le Viking. Je l'amène au frais.

Il me tire par le bras, ouvre une porte en bois d'arbre et m'entraîne dans un escalier. Mon redoutable sens de l'observation, doublé de mes non moins redoutables facultés d'analyse et aidé par mes inépuisables connaissances, me conduit à considérer l'éventualité que nous descendons dans une cave comme fort probable. Pour les blaireaux, je dirais plus simplement : « Je pense que nous descendons dans une cave. » En bas de l'escalier, le Viking m'explique :

— Tu vas attendre bien sagement dans la cave.

La cave, t'as vu ! Que t'avais-je dit, hein !

Après avoir vigoureusement secoué un tube vertical, fixé au mur près de la chaudière, pour en éprouver la solidité, il me fait part de sa décision :

— Je vais t'attacher à ce tuyau, ça t'enlèvera l'envie d'essayer de te barrer.

Il ouvre l'anneau droit de mes menottes pour le refermer autour du tuyau en question, apparemment celui du chauffage central.

— Où sommes-nous, là ? m'enquiers-je.

Il hausse les épaules.

— Tu demanderas ça à la Patronne, rétorque-t-il, avec un sourire. Je te laisse, sois sage, gentil poulet !

Il remonte et éteint la lumière.

Bon ! pour le cas où tu te serais un peu endormi, je te rappelle que le Viking m'a attaché dans la cave de la villa ; je suis relié avec les menottes au tuyau du chauffage.

Un filet de lumière se glisse sous la porte, en haut de l'escalier. Après avoir baladé mon regard d'aigle dans la pénombre tout autour de moi pour ne voir que des objets hétéroclites et sans intérêt, la première chose que je constate avec étonnement et curiosité, c'est que j'entends nettement ce qui se passe en haut. Il doit y avoir une ouverture quelque part, je ne sais pas où. Grincements de pas sur le parquet. De temps en temps, certainement des chaises qu'on déplace... Les sons me parviennent étrangement bien. J'ai l'impression qu'ils s'attablent. Leurs paroles se glissent dans mes mirifiques conduits auditifs aussi facilement que si j'étais avec eux. Je reconnais aisément leur voix.

— Tu l'appelles pas pour lui parler du poulet ? demande le Singe.

— Pas la peine, elle arrive bientôt. Elle décidera en le voyant.

J'entends un pas traînant qui se radine et un ton plaintif qui déclare :

— Je vais le buter tout de suite, moi !

C'est le Poète.

— Tu ne buteras rien du tout, vas t'allonger dans un coin et nous fais plus chier ! gueule le Viking. Si tu t'approches de la cave, je te fracasse !

Quelques imprécations répondent à cette menace, puis suit un son de pas qui s'éloigne. Viennent des « glouglous » de bouteilles qui se vident dans des verres. Ça me titille le gosier, je réalise que j'ai soif. La porte s'ouvre.

— T'as soif, gentil poulet ?

C'est la voix de la Pie.

— Oui.

Il descend avec un verre.

— Jus d'orange, ça te va ?

— Yaisse.

Il me donne le verre et remonte. Je m'apprêtais à parler sans interruption pour l'empêcher de réaliser que je les entends converser, mais ce fut inutile, il n'est resté qu'une seconde. Je sirote mon jus d'orange avec bonheur. Je n'irais pas jusqu'à prétendre que tout se passe bien, car ce contretemps est fâcheux, casse-couilles même, dirais-je, mais ils ne me traitent pas trop mal pour l'instant. Ça pourrait être pis, reconnais-le ! Souhaitons que cette fameuse « Patronne » ne soit pas pire et que je puisse négocier avec elle pour... Tiens ! ça reparle là-haut :

— Moi, je dis qu'on ferait mieux de la prévenir. J'espère qu'elle ne va pas choper les boules, la Féline !

Putain ! Je recrache le jus d'orange par les narines ! Qu'ouïssé-je ?! Qu'ai-je ouï ? Qu'ai-je perçu par l'ouïe ? Quels stimuli sonores vinrent titiller mon ouïe ? Suis-je victime d'une fadadisation de mes tympanes, ou sont-ce bien là des sons réels ?! Il a dit la Féline !! L'a-t-il dit ? L'a-t-il vraiment prononcé ? C'est l'homme-pie qui vient de parler, là.

— Je te dis que c'est pas la peine, répond le Viking. C'est pas vraiment un problème ce flic, pas un problème suffisant pour l'appeler maintenant. La seule chose qu'elle voudra savoir c'est pourquoi il nous poursuivait.

Ouhaaaa ! J'te dis pas comme j'ouvre en grand mes entonnoirs auriculaires, comme je tends les tympanes, comme je mobilise toutes mes facultés auditives.

— Ouhé ! lâche le Singe. Ce qu'elle voudra surtout savoir c'est si ce poulet est au courant pour la planque du trésor de la momie tout en canons, machin chose là, 23 rue Chouby !

ReOuhaaaa ! La planque du trésor ! Alors là ! moi qui pensais perdre mon temps. Je vais rencontrer la Féline, enfin !

— Elle arrive bientôt ? s'enquiert l'homme-pie.

— Oui, affirme laconiquement le Viking.

Oui, ouïs-je ?! Super ! Je commençais à m'impatis-
ter.

Je réalise soudain que je ne suis pas ce qu'il y a de plus présentable. Je dois ressembler à un gus qui vient de se castagner avec le cyclone le plus en colère du monde. Pour ce qui est de l'odeur, n'en parlons pas ! Décidément, la loi des séries veut que je fasse dans la bouillabaisse en ce moment ! Non, mais rigole pas ! Ça fait chier, merde ! Je préférerais rencontrer la Féline en étant un peu plus présentable. Question séduction, évitons le plantage, soyons davantage à notre avantage, un peu de brillantage... J'essaie de me coiffer un chouia avec ma main libre. Pas facile de se regarder dans un mur de cave ! Je recentre le col de ma chemise. Chemise blanche à l'origine, mais... Je te laisse imaginer l'aspect que peut avoir une chemise blanche après tout ce que je viens de lui faire subir. À croire qu'on s'en est servi pour torcher un hippopotame diarrhéique ! Je dis ça, mais je n'ai pas d'autre ressource que de l'utiliser pour me faire une sorte de brin de toilette, si on peut appeler ça comme ça ; je la retire de mon futsal pour m'essuyer un peu la tronche, puis je renfile le pan sous la ceinture. Je frotte une à une mes godasses sur mes mollets. Putain ! le bord de mes manches est vraiment crado ! Il vaudrait mieux que je les retrousse jusqu'à mi-avant-bras. Et puis, j'ai pété un bouton...

— La voilà, elle arrive ! déclare la voix du Singe velu plein de poils poilus.

Noti Flap 1

RereOuhaaaa ! J'ai le palpitant qui palpite !

12. L'intention manifeste de me déchirer les habits

Bon ! je vais donc revoir la Féline, mais cette fois officiellement. Je veux dire sans qu'elle se fasse passer pour une autre personne.

Doigts écartés en forme de peigne, je glisse encore une fois ma paluche libre dans mes cheveux. Ensuite, je me sers de ce même organe préhensile pour me tapoter le jean, dans le louable but d'en déloger la poussière : « Teup, teup, teup, teup... ». Je frotte derechef mes grolles sur mes mollets : « Frrrrr, frrrrrrr, frrr, frrrrrrr, frrr ». Je ne peux faire guère mieux pour parfaire ma mise !

« Crimpzz » : Son d'une chaise qui ripe sur le parquet, là-haut.

« Tom, tom, tom, tom... » : Bruits de pas, toujours là-haut.

« Griiinkkle » : Poignée qui tourne sur son axe (Oui ! toujours là-haut, bien sûr ! (Où veux-tu que ce soit !? (Pas ici, puisque je suis seul. (Si je tournais une poignée, je te le dirais, merde ! (Bon, faut que j'y aille, j'ai

six tonnes de parenthèses à refermer. (Non te marre pas, c'est du boulot, tu sais !)))))).

« Grommmmwwz » : Porte qui s'ouvre.

C'est avec une fierté au demeurant bien légitime, les honnêtes gens en conviendront de bonne grâce, que je me dois à ce stade du récit d'ouvrir un petit aparté pour mettre en exergue mon indéniable sens de l'onomatopée. D'aucuns diront à qui veut l'entendre que c'est là un art mineur, voire une facilité de langage ne nécessitant aucun talent. C'est par pure modestie que je ne dévoilerai pas ici que j'ai refusé plusieurs grands prix littéraires qu'on voulait me discerner uniquement pour mes onomatopées. Pas plus que je ne dirai combien de lectrices en liesse se sont jetées sur moi, dans l'intention manifeste de me déchirer les habits, tant mes bruits les avaient profondément touchées. Je garderai également par-devers moi le fait que le président-directeur général du service des effets sonores littéraires de l'Académie française est venu chez moi, un soir, accompagné du Président de la République française. Ils sont venus pour me serrer la pince et me proposer le poste de directeur au haut-commissariat des onomatopées lyrico-poétiques. Hein ?!... Oui, je reprends. Ça va !

Je disais donc « Grommmmwwz » : Porte qui s'ouvre.

— 'jour, Patronne ! entends-je le Viking prononcer.

« Bonjour !? » m'étonné-je. C'est alors que je constate, en effet, que le jour entre dans la cave par un soupirail que je n'avais pas remarqué. Le niveau de lumière ayant sensiblement augmenté, je découvre au-dessus de moi un trou dans le plafond. Exactement à l'angle du mur près duquel je suis attaché, il laisse passer le tuyau qui me retient prisonnier. C'est donc grâce à lui que les sons me parviennent, me fais-je la réflexion.

— Bonjour ! répond une voix de femme.

Je n'en suis pas sûr, mais... non, je n'en suis pas encore assez sûr, justement. Je t'en parlerai plus tard si ça se confirme. Des bruits de pas suivent. De pas féminins, oui ! Pas des pas du genre : « Tom, tom, tom, tom... » cette fois, mais plutôt dans le genre « Tingk, tingk, tingk, tingk... ».

— 'jour, Patronne ! lance l'homme-pie.

— 'jour, Patronne ! s'exclame le Singe.

— Bonjour, les gars ! répond la même voix de femme.

Oui, cette fois je pense que c'est assez probable. Figure-toi que je... J'ai un petit doute encore ! Je t'en parlerai quand j'en serai vraiment certain. Te casses pas, bordel ! J'te dis que je t'en parlerai.

— Alors, quoi de neuf de votre côté ? demande la femme.

C'coup-ci, ça ne fait plus l'ombre d'un scepticisme. (Tu apprécieras au passage que je fasse des efforts pour éviter les expressions toutes faites, éculées, du genre : « l'ombre d'un doute ».) Je peux te le dire : cette voix ne m'est pas étrangère. C'est bel et bien celle de la Belle ! Oui, celle du super petit morceau de meuf, tanquée comme j'te dis pas, qui est venue chez moi pour se payer notre tête à tous.

— Ben... Y'a du nouveau, explique le Viking. Il y a un flic qui nous a suivis.

— Je dirais même « poursuivis », ajoute le Singe.

— Ah bon !? interro-s'exclame la meuf.

— Oui, le pire, précise l'homme-pie, c'est que ce bouffon nous a coursés avec un camion poubelle, Patronne !

— Un camion poubelle !? répéto-interro-s'exclame celle qui apparaît désormais être la Féline. Et alors ? Que s'est-il passé ?

— Ben ! On l'a embarqué avec nous, confie le Viking. Il est en bas dans la cave.

— Bon ! J'espère que vous n'avez rien dit devant lui au sujet de la planque !

— Non, bien sûr ! On n'en a pas parlé devant lui ! On a parlé de rien, devant lui.

— Vous en êtes certains, hein ! Vous savez que... ça m'ennuierait d'être obligée de m'en débarrasser. Même

Gaspard n'a rien dit ? Il parle toujours trop celui-là ! Où est-il au fait ?

— Non, Gaspard n'a rien dit non plus. Le poulet lui a pété la gueule ! Il a la tronche comme une pastèque. Je crois qu'il est en haut dans une chambre, sur un lit. Il récupère.

— Bien ! Avez-vous pensé à fouiller cet homme ? J'espère que vous ne l'avez pas laissé avec un téléphone portable !

— Non. Je lui ai pris son portable et je l'ai éteint pour éviter le repérage.

— C'est bien. Le métier entre ! s'exclame la Patronne.

Bon... Ben... Là, je sais que je ne peux compter sur aucune aide extérieure. Je suppose qu'ils doivent se demander où je suis passé. Que fait Tronche Plate ? Je l'imagine en train de se creuser le ciboulot pour me retrouver. Donc, ils ont dit 23 rue Chouby pour la planque du trésor de Toutânkhamon. S'ils savent que je sais, je suis mort, c'est clair !

— Bon, je vais aller voir ce monsieur, dit la Féline. On verra ce qu'on peut en faire !

À peine cela est-il dit que ses pas se font à nouveau entendre et que la porte de la cave s'ouvre. Oups ! J'ai la glotte et l'épiglotte qui sanglotent. Pourvu qu'ils ne réalisent pas que je capte tout d'ici !

Elle descend lentement l'escalier. Après l'avoir reconnue grâce aux ondes sonores, je la reconnais grâce aux ondes électromagnétiques comprises dans le spectre du visible. Pour les blaireaux, je dirais : après l'avoir reconnue à l'oreille, je la reconnais à la vue. D'une manière ou d'une autre, je te prie de croire que je constate pour la deuxième fois que c'est une bombasse ! Elle est tanquée grave, la meuf ! Tellement, que même la mère Aphrodite ne ressemble à rien à côté d'elle ! Elle s'approche de moi dans une combinaison noire moulante qui lui donne l'aspect d'une superbe Vénus sculptée dans un bloc de nuit. Et puis, j'te dis pas ce qu'elle se trimballe sur les pectoraux ! Je te jure que ça vaut largement tous les seins du paradis. Elle se campe devant moi, affiche un sourire qui me dévore l'âme et me lance :

— Tiens, tiens, tiens... Monsieur Noti Flap ! Ça alors ! Si je m'attendais...

— Gruffjjlln, borborygmé-je.

— Hum ? Mais encore ? s'enquiert-elle, légitimement étonnée par mon propos peu explicite.

— Ben... heueeeeeee... imprécisé-je.

— Comment vous retrouvez-vous donc là ?

— Eeeeh c'est à dire queeeeeee, équivoqué-je.

— Vous n'êtes pas d'une précision remarquable dans vos explications, Monsieur Flap !

Elle a une taille à vendre son âme au diable en échange d'un seul instant de posage de ses mains dessus ! (Oui, je sais que le mot « posage » n'existe pas, mais faut te mettre à ma place. Tu ferais moins le malin si tu y étais ! J'ai des circonstances atténuantes !) Ses yeux sont verts. Un vert qui me mongolise le cœur. Ils n'étaient pas de la même couleur quand elle était chez moi. Je me souviens qu'ils étaient magnifiques, qu'ils me fixaient comme s'ils eussent voulu que je m'y abîme pour l'éternité, mais ils n'étaient pas verts ; ils étaient bleus. Je me demande si c'est là leur couleur réelle, ou si c'était tout à l'heure...

— Que dire ?! je euh... heueeeee, sibyllin-je.

— Décidément ! je ne vous connaissais pas ces difficultés d'élocution. Alors, vous courez après les voleurs avec une ardeur surprenante et surtout avec des moyens pour le moins inattendus ! Vous êtes un homme singulier, dites donc !

— Pas la peine de chercher à m'humilier ! suis-soudain-pris-d'une-crise-de-fierté-je. (C'est un verbe terriblement long, relativement difficile à conjuguer. Ceci est la raison pour laquelle je ne l'emploie pas souvent. Tu sais la langue française, hein ! il faut en prendre et en laisser !)

— Je ne cherche pas à vous humilier, Monsieur Flap. Vous faites très bien ça tout seul. Je suis sincèrement étonnée et amusée par votre insolite personnalité. Je vous jure !

Elle croise les bras sous son insolente usine laitière, malheureusement aphrodisiaque. Je dis « malheureusement », parce que j'ai le plus grand mal à la regarder dans les yeux, malgré la beauté de ces derniers. J'ai le regard qui descend tout seul, comme si trois cents tonnes de testostérone y étaient pendues. Ma fierté voudrait répondre quelque chose, mais la belle geôlière ajoute :

— Ne vous vexez pas. Je vous promets que je ne vous trouve pas ridicule. Vous êtes même attachant d'une certaine manière.

— C'est ça. Caressez-moi la tronche et donnez-moi un petit susucre tant que vous y êtes !

— Je ne vous caresserai rien du tout, du moins aujourd'hui, et je ne vous donnerai pas de susucre non plus, mais... j'ai une proposition à vous faire.

13. D'habitude, on va faire pisser un chien, pas un poulet !

— Une proposition ? répéto-questionné-je ?

— Oui. Je vous propose de vous laisser vivre à une certaine condition.

— Vous bluffez !

— ... ? m'interroge-t-elle silencieusement par son seul regard.

Elle est vraiment charmante, j'te jure. J'ai l'impression que mes yeux en bégayent.

— Vous bluffez ! insisté-je. Vous ne me tuerez pas quoi qu'il en soit.

— Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ?

— La Féline n'a encore jamais tué personne. Je ne vous pense pas capable de le faire. Et puis, rien que pour votre image, vous n'y tenez pas. N'est-ce pas ?

— Mais... qui vous dit que je suis la Féline ? Sur quoi est basée cette deuxième certitude ?

— Heu..., pris au dépourvu, suis-je.

Je ne vais évidemment pas lui révéler que j'ai entendu parler ses hommes. C'est justement au moment où je me fais cette réflexion qu'un toussotement se manifeste en haut. Holaa ! petite panique ! Faudrait pas qu'elle remarque ça ! Pour l'éviter, je ne trouve pas d'autre soluce que de produire le plus de sons possible pour couvrir celui qui vient du haut. Quitte à passer pour un débile, je toussote, me gratte la gorge, je mets des coups de pompes dans le tuyau et tâche de parler sans laisser de blancs :

— Bon ! ne pensons plus à ce que je viens de dire. Rien ne me garantit que vous soyez la Féline, en effet. (Je toussaille.) C'est vrai que je me suis avancé. Je l'admets. (Je fais crisser les menottes contre le tube.)

— Vous trouvez que je ressemble au portrait-robot ? s'enquiert-elle, en exhibant celui que ses hommes ont pris sur moi.

Je le reconnais à ses pliures et à une légère déchirure. Elle a un sourire ironique tellement charmant que je me ferais empailler l'âme, sans hésiter une seconde, pour peu que ce geste soit gratifié d'une simple bise d'elle sur ma joue. C'est vrai qu'elle est loin de faire penser à l'image qu'elle me montre ! Comme si elle lisait dans mes pensées, elle ajoute sur un ton enjoué :

— Vous voyez donc bien que je ne suis pas la Féline !

J'acquiesce d'un mouvement entendu des sourcils. (Oui, il s'agit d'une expression faciale assez sophistiquée, j'en conviens, mais je dois te confier en toute humilité que je la maîtrise à la perfection.) Je m'empresse de parler pour couvrir les sons venant du haut ; pour l'instant, c'est le silence, mais il suffit qu'un de ses trois hommes se mette à tchatcher pour que le pot aux roses soit découvert.

— Revenons à votre proposition. Hein ? Hum ? ! Alors ? Que vouliez-vous me proposer ? Je vous écoute. Vous ne m'en avez encore rien dit.

— Que vous arrive-t-il soudain ? s'interloque-t-elle, avec un air curieusement amusé. Vous êtes bien volubile !

Je souris, le moins bêtement possible, tout en continuant à faire un max de bruit.

— Ma proposition est la suivante : je vous accorde la vie sauve, mais il faut accepter de vous laisser reconduire loin d'ici, les yeux bandés. C'est tout. Vous voyez, je ne suis pas très exigeante. Si vous cessiez de faire tout ce bruit, je pourrais communiquer avec vous sans être obligée de crier !

— Non, vous n'êtes pas très exigeante. Je comprends les précautions que vous prenez. Quand serai-je libéré ?

— Bientôt. C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant.

Elle s'en va. Ouf !

Je suis à nouveau seul depuis une heure environ. J'ai une envie de pisser qui me déchire l'esprit ; sûr que je dois avoir le blanc des yeux jaune, même !

Je les ai encore entendus parler en haut. Intéressant ! J'ai appris que la Patronne, c'est-à-dire la Féline, pour moi c'est certain, ira seule 23 rue Chouby, à 23 h. Elle y apportera le trésor de Toutânkhamon pour le planquer. Je ne sais pas où il est en ce moment, car je n'ai pas bien capté la fin d'une phrase, mais ce sera bien elle qui effectuera le transfert.

La porte s'ouvre. C'est le Viking qui entre.

— Alors, gentil poulet ! s'exclame-t-il en descendant l'escalier.

— J'ai la vessie qui est sur le point de péter, je lui dis. D'une seconde à l'autre, paf ! Il va y en avoir de partout. Tout le monde s'en prendra plein la gueule !

— OK, je vais te faire pisser.

Il se marre en ouvrant mes menottes :

— Amusant, hein ! D'habitude, on va faire pisser un chien, pas un poulet !

Il s'éloigne un peu de moi, prend un flingue dans son blouson et me fait un signe de tête vers l'extérieur :

— Allez, on y va !

— Dac, allons-y, ça urge ! luiemboîtelepastè-je. (En fait, je suis devant lui, mais j'avais envie de faire l'intéressant en utilisant ce verbe rare mais de bon aloi.)

Nous montons l'escalier et nous sortons de la cave. Nous rencontrons le Singe Velu.

— Où allez-vous ? il demande. La Patronne veut qu'on largue ce flic le plus vite possible.

— Ce con de poulet veut pisser un coup, l'informe le Viking. Je l'emmène aux chiottes, là-haut. On y va dès qu'il a fini.

— Je voulais te parler, dit le Poilu Velu.

— Ben, viens avec nous, propose le Viking.

Il me regarde pour ajouter, en filant un coup de menton dans la direction d'un escalier qu'il commence à monter :

— Par là !

Toison Touffue et moi, nous luiemboîtelepastons. (Je suis devant eux, mais pareil que précédemment, je n'ai pu résister à l'envie d'utiliser le verbe « luiemboîtelepaster ».) En haut de l'escalier, nous prenons un couloir. Au milieu de ce couloir, il me désigne une porte en me faisant signe avec son feu. J'entre, je referme derrière moi, je dégage le monstre (Oui, oh ! Sans prétention. Ça va, hein !) et je me vide avec tout le bonheur du monde. J'en ai des larmes aux yeux de félicité. T'imagines pas comme ça fait du bien ! Non, t'imagines

pas ! C'est pas possible ! Ou alors, essaie de te persuader que, pour te faire une échographie, un enfoiré de toubib psychopathe t'ait fait boire toute la flotte de l'océan Pacifique et qu'il t'ait demandé de la garder trois ans dans ta vessie. Si t'arrives à t'imaginer ça, t'as peut-être une petite idée du panard que je me prends. Les grands bonheurs étant toutefois éphémères... (Je me coupe la parole moi-même pour te faire remarquer, au passage, que mes histoires sont toujours agrémentées, çà et là, de force aphorismes d'un haut niveau philosophique. Et que, là est justement le tour de force, ces opportunes digressions transcendantes ne ralentissent pas le rythme soutenu de ma narration. (Comme tu ne vas pas tarder à t'en rendre compte, d'ailleurs !)) Je te disais donc que les grands bonheurs étant toutefois éphémères, ce bon temps voluptueux finit par prendre fin avec la dernière goutte. En rangeant mon merveilleux équipement dans mon futaal, j'avise la petite fenêtre qui me fait face. Si occupé que j'étais, par l'activité ci-devant narrée, je ne l'avais jusqu'alors pas remarquée, bordel de merde !

(« maison close » et « matière fécale » sont des termes qui eussent avantageusement remplacé les deux derniers substantifs de la précédente phrase, me feront observer certains critiques. Cela vous aurait évité d'être grossier, argueront-ils. Je ne leur répondrais qu'une chose : je vais essayer de me surveiller, c'est d'accord. Mais, j'aimerais que, de leur côté, ils me proposent

d'autres mots, car ceux-ci me semblent encore plus laids que les miens.)

J'avise donc la fenêtre. Elle est haute, mais en montant sur la cuvette, elle est accessible. Je l'ouvre et je passe la tronche dehors. Ça donne sur un jardin. Je sais que je pourrais sagement attendre d'être libéré, mais si j'arrive à me tirer, je saurais où est cette villa.

— Oh ! Poulet ! crie le Viking, en tapant à la porte. Tu fais quoi ?

— Laisse-moi faire mes besoins. Merde ! (C'est le cas de le dire, me serais-je dit pour peu que les circonstances m'en eussent donné le temps.)

Faut que je me bouge ! Je m'agrippe de la main gauche au-dessus de la fenêtre ouverte et je pose mon pied droit sur le couvercle de la cuvette qui est appuyé contre le mur ; il s'agit d'un de ces modèles en bois, heureusement assez rigide. Avec un peu d'élan, je me hisse. De la main droite, je chope l'angle extérieur de l'ouverture et je passe la tête, puis une partie du buste dehors. Merde, c'est haut !

— Houé ! mais bouge-toi ! ordonne le Viking.

Il y a au moins cinq à six mètres de hauteur. J'en déduis que la baraque doit être bâtie sur un terrain très en pente, mais je n'ai pas le temps de poursuivre mon train de déductions plus longtemps ; faut que je saute ! Il y a un poulailler juste dessous qui réduira la hauteur de ma chute. Son toit en tôle ondulée amortira le choc,

qui plus est. Mon bras gauche est coincé entre ma poitrine et la fenêtre. En bougeant, en rampant, en me tortillant comme un ver qui aurait une abominable colique, je parviens à sortir de plus en plus. J'ai à présent le buste tout entier qui pendouille et mes deux bras aussi. Je me retiens avec les jambes repliées. J'entends le Viking qui cogne à la porte. Je me prépare mentalement à la chute et... je me laisse tomber.

14. Encore la meuf du Yéti !

« Veeeeeeeeeeeeeeeeeeee » : Léger sifflement de l'air pendant la courte chute.

« Bouakgrrinkplamakrimiling... Qurroum... » : J'écrase le toit de tôle. Avec les pieds, car faisant preuve d'une grande agilité, j'ai réussi à me retourner en l'air avant de le toucher.

« Blinbelibelinbelin... tongtong tong belin... » : Des tas de conneries tombent.

« Pulungulingulin... tougtoug tung Pulinziiiiip... » : Des tas d'autres conneries tombent.

« Cot coot cooot coooot coodéééét ! Cooooq ! COOOT, coodÉÉÉÉÉÉÉt ! CooK ! CotCOOOT ! Kouak ! Kouaq ! Qouak ! Kouadag koukod ! Kagdou Kou-dap ka kad-AAAA ! Rou-Rgrououou ! Rou-Rgrouououou ! Miiiaaaaaa-ou ! » : Des poules, des coqs, des poulets, des canards, des canetons, des cannes, des oies, des pintades, des dindons, des dindes, des pigeons... des milliards de foutues volailles et un putain de chat gueulent à plein gosier et à tue-tête. (Je sais que je t'ai déjà parlé de mon sens du bruitage, mais je souligne

tout de même que celui-ci est une œuvre bouleversante à lui tout seul, n'est-ce pas ?)

« » : Des plumes de toutes sortes volent de partout.

C'est bien ma chance ! j'ai glissé dans une sorte de mare aux canards on ne peut plus boueuse. J'ai démoli toute une installation. Fatras de poutrelles cassées qui s'entrecroisent, tôles froissées, réservoir d'eau et de grains renversés, œufs écrasés, cagettes brisées... Je me suis relégué la cheville droite, le genou gauche et je saigne de la main droite. J'ai une entaille entre le pouce et l'index qui raisine dans la boue. J'essaie de me barrer d'ici au plus vite, mais je me pète la gueule deux fois de suite en glissant dans la bouillasse. En m'accrochant à un pan de grillage, j'arrive à m'extraire de ce merdier et je cavale comme un perdu à travers champs. La route n'est pas loin, je la vois. Le problème, c'est qu'elle est de l'autre côté de la maison d'où je viens de m'évader. Je dois faire un détour pour essayer de m'en rapprocher sans être vu par ceux qui m'ont capturé. J'infléchis donc ma course vers la gauche. Un potager sous mes pieds, merde ! Excuse, les mecs ! Pas fait exprès. Des trucs craquent sous mes pieds, des courgettes il me semble, puis ce sont des tomates qui se foutent en travers de mon passage. Tout le monde est contre moi, ou quoi ?! Au loin, la basse-cour ne se calme pas. Ça gueule comme t'imagines pas ! (Non, t'imagines pas, j'te dis. Pas ça, je le sais.) M'est avis que les voisins

vont se demander ce qui se passe ici. En parlant de voisins, le mur de la propriété attenante se présente devant moi. Je l'escalade prestement et je saute de l'autre côté.

« Ploumph ! » : Je me retrouve dans une piscine. Oui, en plein dedans ! Y'a deux gonzesses qui se foutent à hurler comme si un troupeau de mille diables hystériques leur piquaient le cul avec leur espèce de fourchette géante à la con.

— Hola ! Excuse, Mesdames ! je leur dis.

Elles tonitruent de plus belle. Il y a une jeune pas trop mal gaulée et une vioque plissée comme un accordéon déshydraté. Je suppose que l'eau autour de moi devait être propre avant que je ne la souille grave. Considérant un instant les ronds gras, flottant à la surface, dont je suis le centre et les différents corps étranges qui se détachent de mes frusques, j'ai un peu honte de moi.

— Je suis désolé, Mesdames. Ceci est un incident regrettable, n'ayez pas peur, je ne suis pas un...

Elles gueulent si fort qu'elles ne risquent pas d'entendre ce que je leur raconte de toute façon. Je me rue hors de la piscine et je reprends ma course. Hop ! je saute un portillon, j'escalade un dernier mur et me voilà sur la route. Ouf ! Me reste plus qu'à trouver une voiture, à présent.

En voici une qui arrive. Je me mets en travers de la chaussée, les bras en l'air. C'est une R5 blanche avec un homme au volant qui s'arrête en affichant un air surpris et hésitant. Je contourne son capot, j'ouvre la porte droite et lui dis.

— Bonjour, Monsieur ! Je suis de la police. Puis-je monter ?

— Euh... je...

— Merci beaucoup !

Je m'installe et demande :

— Où sommes-nous ici, s'il vous plaît ?

— Je...

— Vous pouvez rouler. Vous dites que nous sommes où, alors ?

— Sur la route d'Eoures, pourquoi ?

Il considère mon état avec une inquiétude aussi visible que légitime. J'essaie de le tranquilliser :

— Je vous jure que je suis de la police. Vous n'avez rien à craindre. Vous me laisserez quelque part, pas loin, et tout sera fini pour vous.

— Ah ! se grattelatête-t-il, apparemment un peu rassuré. Mais... que vous est-il arrivé ?

Il doit se demander si je viens de combattre le feu nucléaire à moi tout seul. Oui, ben te marre pas ! Tu verrais la dégaine que j'ai, tu te poserais la même question, va. Je dégouline dans sa caisse. Il me manque une

godasse. J'ai des plumes, de l'œuf et je ne sais trop quoi un peu partout sur la tête et les épaules... Ah, et puis une tomate écrasée qui dépasse de la poche, là, à gauche !

On arrive près d'une intersection. Je vois un panneau qui m'indique l'entrée d'Aubagne. Je m'exclame :

— Ah ! J'étais donc près d'Aubagne ! je m'en doutais, figurez-vous !

Il me répond par un silence, embarrassé, hésitant et silencieux. (Je sais que le silence est toujours silencieux, mais celui-ci l'étant particulièrement, j'ai jugé bon de le préciser malgré tout, car c'est justement à la précision de sa narration qu'on reconnaît le bon écrivain. T'es dac avec moi, hein !?)

— Vous pouvez me laisser près de la gare, s'il vous plaît ? sollicité-je.

Il me répond que oui, visiblement soulagé. Trois minutes plus tard, il s'arrête devant la petite gare d'Aubagne.

— Merci, Monsieur ! je lui dis.

Nous nous grattelatêtons d'un air embarrassé. J'hésite un peu puis je m'enquiers :

— Puis-je vous demander un dernier service, avant de descendre ?

Je culpabilise un peu parce que je sens bien que le pauvre homme est prêt à me rendre n'importe quel service pourvu que je le laisse à un moment ou à un autre.

— Oui, bien sûr, assure-t-il, en se grattelatétant de plus belle. (Te grattelatêtes-tu, toi aussi quand tu es embêté, parfois ?)

— J'ai juste un besoin urgent de téléphoner pour qu'on vienne me chercher ici. Si vous pouviez me prêter un téléphone, vous me rendriez un très grand service. Laissez-moi vos coordonnées, je vous jure de vous dédommager pour toutes les dépenses... pour l'utilisation de votre appareil et pour la dégradation de votre voiture.

Il faut avouer que je lui ai pourri sa caisse au pauvre mec ! Son fauteuil passager est trempé et couvert de taches de toutes sortes. Il me file son portable. Je le remercie. J'ai l'intention d'appeler Tronche Plate immédiatement, mais je sors de sa bagnole pour cesser de maculer son siège. Précaution aussi tardive qu'inutile, me diras-tu, et j'en conviendrai, mais je fais ça dans un réflexe, poussé par une petite culpabilité. À peine ai-je posé les deux pieds par terre que le pauvre bougre démarre en trombe et me laisse là, avec son téléphone qu'il a préféré abandonner pour me fuir le plus vite possible. M'est avis que je dois faire encore plus peur que je ne l'imaginai, me grattelatété-je. Heureusement, le portable fonctionne. J'appelle mon pote.

Moins d'une heure plus tard, Tronche Plate arrive avec sa DS. Oui, je t'ai pas dit qu'il aime les caisses anciennes. Je suis assis sur un banc. Durant mon attente, les gens m'ont regardé avec une certaine perplexité. Peu m'importait qu'ils se grattelatâtassent en m'observant ! N'est-ce pas ? J'avais autre chose à penser.

J'ouvre la DS côté passager. Vid ne peut réprimer une expression de panique en me voyant ; il a peur pour son fauteuil en velours.

— T'as pas une serviette ou un truc ? je lui demande.

— Attends ! s'empresse-t-il de répondre.

Il serre le frein à main, sort et va fouiller dans son coffre. Quatre secondes plus tard, il revient avec une serviette de bain qu'il étale sur le siège passager.

— Tu peux entrer, assure-t-il.

Je prends place à côté de lui et je referme la porte.

— Encore la meuf du Yéti ! se marre ce con. Elle t'a mis dans un drôle d'état, dis donc !

Il se fend la gueule grave, avant d'ajouter :

— Tu parais très amoureux d'elle. En tout cas, vos ébats semblent pour le moins... euh... comment dire... fougueux.

Il démarre en essayant de joindre à son propos goguenard une de ses petites réflexions théologiques qui contribuent à faire de lui ce qu'il est :

— Ça me rappelle dans le Gil Livre, l'histoire d'un homme qui...

Le regard sombre que je lui adresse le convainc qu'il est préférable de parler religion une autre fois. (Sans faire de jeu de mots.)

Il s'arrête net, fouille dans son vide-poche latéral et me passe une boîte à pharmacie.

— Occupe-toi de ta main et raconte, lâche-t-il laconiquement.

Tout en me nettoyant la blessure de la paluche et en me mettant un bout de sparadrap, je fais une narration rapide des événements à Tronche Plate. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais j'omets de mentionner ce que j'ai appris au sujet de la planque de la Féline, 23 rue Chouby. Je ne lui dis même pas que je l'ai revue, la Féline. Oui, elle a essayé de me faire douter que c'était elle, mais j'en suis sûr que c'est bien elle. Pourquoi je ne lui en parle pas, alors que c'est mon ami, mon meilleur ami, mon seul ami même, en fait ? Ben... J'ai commencé par prétendre que je ne saurais expliquer pourquoi, mais si je sais... toi aussi tu sais... J'ai envie d'aller au 23 rue Chouby tout seul, oui. Le plus difficile, c'est d'arriver à le convaincre de ne pas retourner immédiatement sur les lieux de ma détention. Il veut appeler des hommes en renfort et y aller tout de suite en les attendant.

— Je te le demande comme on demande un service à un pote, je lui dis. Si tu es dac, je suis prêt à t'écouter parler de ton Gil Livre au moins une heure !

Déclaration massue, qui lui donne la mesure de mon envie qu'il la boucle pour l'instant.

— On prétendra que j'étais pas dans mon état normal quand tu m'as retrouvé et que je savais plus où c'était. De toute façon, t'as pas l'choix, bicause je te dirais que dalle !

Ça suffit pour le convaincre.

15. J'en ai la glotte qui me tombe dans le slip

Quand je me coucherai, ça sera pour dormir durant quatorze milliards d'ères géologiques. J'te dis pas comme je vais te défoncer le record de la plus faignasse des marmottes ! J'ai failli m'endormir sous la douche ! Je me sèche, je me rase, j'revêts en toute hâte des fringues propres et j'enfourne les sales dans la machine à laver. Le futsal et la chemise donnent l'impression d'avoir servi à torcher quelque créature monstrueuse géante, très malade des intestins.

J'ouvre le réfrigérateur... Que dalle dedans. Il est vide, le con ! Merde !

Tant pis, j'me casse. J'enfile mon cuir, sors, ferme la porte et dévale les marches quatre à quatre.

En bas, je croise en courant monsieur Deutel qui me délivre un regard inquiet, embêté, réprobateur, étonné, timide, proactif, vigilant, prudent, exaspéré, fatigué, désespéré, courroucé, perplexé, inhibé, aux aguets, hésitant, interloqué, et un peu circonspect aussi. (Bon alors, là tu vois, ce n'est pas tant le talent éclatant de l'écrivain qu'il serait de bon ton de saluer, c'est plutôt

l'incroyable capacité d'analyse de mézigue. Non, mais tu réalises ce que j'arrive à lire dans un regard en si peu de temps ! Y'a des jours, comme ça, je me fascine moi-même ! Et ça, c'est super duraille à gérer, de se fasciner soi-même, j'te jure ! t'imagines même pas ! c'est comme... Bon, oui, je reprends. Ça va !)

Au passage, je crie en me retournant :

— Pardon, M'sieur Deutel, pour l'aut'fois !

Je cavale toujours comme un malade en approchant du commissariat. Ne serait-ce que parce que j'ai plus mon flingue, faut que je voie le Piaf pour lui faire un rapport de ce qui m'est arrivé, en prenant évidemment soin de garder pour moi le principal. Au moment où je suis sur le point d'entrer, un mec appuyé contre le mur me chope par le bras.

— Éh ! qu'il me dit. Vous êtes flic ?

— Oui, laconiqué-je.

— Je peux vous causer un brin ?

Le diable a une force terrible et je ne peux m'échapper de son étreinte. L'homme a la tronche d'un clochard, tout ce qu'il y a de plus bon vieux clochard de chez nous. Rasé comme un oursin, fringues crasseuses et dépareillées, cheveux coiffés par une turbulence cyclonique en furie...

— J'ai pas trop le temps, là, en ce moment même... je lui indique.

— Même si c'est pour causer de la Féline ?

Tain ! J'en ai la glotte qui me tombe dans le slip !

— Z'avez dit, mon brave ?

— Z'avez entendu, mon poulet ! répartit-il, le drôle.

Comme s'il savait que ce n'est plus nécessaire de m'agripper, il me lâche le bras.

Sur le coup, je sors machinalement une question dérisoire :

— Z'êtes qui ?

— Pouvez m'appeler Bernard, si vous voulez.

— Dac, Bernard, moi c'est Noti. Je vous paye un café quelque part.

10 h.00 Centre commercial de Bonneveine.

Bernard m'attend à quelques mètres sur un banc, pendant que je prends deux cafés à un petit kiosque. Putain de chaud, le caoua ! Je me brûle les doigts en rapportant les gobelets en carton. Je les pose sur le banc entre l'énigmatique clodo et moi. Personne ne fait attention à nous. Nous sommes seuls dans la foule.

— Alors, Sire Bernard, je vous écoute, mets-je le branle à la discussion.

— Elle vous a bien arnaqués, la Féline ! Le coup de se faire livrer elle-même sur les lieux du délit dans une caisse !

Il attaque fort, le con ! En plus le voilà que se fend la gueule à se faire péter le myocarde. Je mate autour de nous. Non, personne ne nous regarde. Il y a une petite meuf assise derrière nous, sur le banc attenant au nôtre avec lequel nous faisons dossier commun. Absorbée dans la lecture d'un magazine, elle est à l'autre extrémité.

— Parlez plus doucement ! intimé-je, contrarié.

— Oui, oui... chut !

Il sort un mouchoir, essuie les larmes produites par son hilarité et se mouche dans un vrombissement d'hélicoptère. J'ai envie de l'empailler.

— Bon, tu accouches, père Béber ou je t'embarque au poste ?

— Sous quel prétexte ? Parce que je fais du bruit en me mouchant ?

Bon, il me saoule ! Je ne sais pas si c'est le manque de sommeil, mais ça y est, je suis en rogne là. Je sens que je vais lui en coller une, on verra bien après ! Il doit le pressentir, car il finit par changer de ton :

— Ça va, excusez. Voilà ce que je voulais dire : je connais la planque de la Féline. Je sais où elle cache le

butin de son dernier vol. Le bazar de la momie, machin-chose là.

— Ah, oui ? Alors, c'est où ?

— Je gagne quoi, si je parle ?

— Ben que... d'abord tu seras pas emmerdé. Parce que t'en as déjà beaucoup trop tchatché pour que je te lâche la grappe comme ça ! Ensuite... Je peux te faire verser une petite somme en plus, surtout si tu me les pètes pas trop et que tu me dis fissa tout c'que tu sais. Contre toute attente, il parle sans problèmes :

— C'est 23 rue Chouby.

— Ah ! ... C'est tout ?

— La Féline va passer à cette adresse pour planquer le trésor de la momie ce soir...

— À 23 h, lui coupé-je la parole, histoire de lui rabaisser le caquet. Si c'est tout ce que tu as à m'apprendre, ça mérite même pas le café que je t'ai payé, pauv'naze !

Ça aurait dû lui en boucher un coin, mais au lieu de ça, j'ai l'impression qu'il est sur le point de se gondoler, ce sinistre sire !

— Ça te fait rire ? m'enquiers-je.

D'un seul coup, c'est l'explosion ! Il se bidonne à s'avaler les yeux. (Oui, ben c'est déjà arrivé. Je sais ce que j'dis ! Fais pas chier, toi aussi !)

Il est défoncé, ce con !

— Pourquoi tu te marres, putain de morceau de fou ?!

— C'est à cause de ce qu'il y avait sur la liste des instructions de la Féline ! qu'il me lâche. Sur le papier que vous avez trouvé sous le masque.

Cette fois j'en ai la glotte qui se fout en orbite et les burnes qui me tombent dans les chaussettes ! Comment est-il au parfum de ça, c't'enfoiré ?!

Je ne le saurais sans doute jamais, car l'étonnement m'a paralysé deux secondes. Deux secondes qui lui ont suffi pour disparaître. Peut-être s'est-il mêlé à la foule dans l'escalator proche qui descend vers le parking ?

16. Chianter ? Comment chia ?

Je suis toujours en train de me demander comment ce Bernard peut être au parfum de tout ça, quand mon tél sonne.

— Allo ! alloé-je, avec ce sens de l'à propos que tu me connais et qui me vaut régulièrement les dithyrambes enflammés des esprits les plus critiques.

— Le patron t'attend pour faire le point, m'annonce Tronche Plate. Tu sais...

— J'arrive ! le coupé-je.

Vu le putain de ouaille que j'ai foutu cette nuit avec le camion poubelle, je me doute bien que le Piaf va me poser des questions !

— Fais vite ! Il y a une pile de plaintes sur son bureau, plus haute que la Tour Eiffel !

— Te casse pas, vieux. J'arrive, j'te dis. Dis, tu pourrais m'aider à retrouver un gus d'après sa carte SIM ?

— Pourquoi ?

— C'est que je souhaite rencontrer le mec qui s'est enfui en me laissant son portable. Je voudrais le lui rendre et le remercier... tu vois.

— Oui, je vois. Viens vite, tu me donneras le téléphone pour que je recherche ton sauveur pendant que tu discuteras avec le boss.

De retour au commissariat, je déboule dans le bureau de Tronche Plate.

— Tiens ! fais-je, voilà le portable de « mon sauveur ». Je te laisse, vais voir le Piaf !

J'avise quatre sandwiches tournedos-frites sur son bureau. J'en choppe un et je me casse en claquant la lourde.

— Eh ! l'entends-je protester.

Trop tard, je suis déjà loin avec ma rapine. Crève la dalle, moi ! Je ne sais pas si c'est la perspective de coincer la Féline dans sa planque, mais je me sens dopé comme t'imagines même pas. (Non, non) J'ai l'impression d'avoir sniffé du TNT, bu de la nitroglycérine et bouffé de la bombe thermonucléaire. C'est tout juste si j'arrache pas la porte du Piaf pour entrer dans son bureau et je réalise d'ailleurs, une fois assis en face de lui, que je n'ai même pas tapé avant de faire irruption. Mais il ne s'en offusque pas vraiment au demeurant,

toujours trop préoccupé qu'il est, j'imagine, par le vol dont il porte la majeure partie de la responsabilité.

— En plus du problème Féline-Toutânkhamon, dit-il, je suis obligé de gérer les complications que m'apporte un fou furieux qui traverse la ville à tombeau ouvert en camion poubelle, en défonçant tout ce qui se trouve sur son passage.

Je ne sais que dire. Aussi, est-ce dans le plus grand silence que je ne réagis pas. Dans le plus grand silence et avec un air absent probablement, car je me fais tellement chier que je pense à autre chose. Je mords sauvagement dans le sandwich pendant que le ronron des piou-pious du Piaf me parvient par intermittence :

— J'ai là une dizaine de plaintes... .. tin... .. faire... .. dans... .. le... .. pourtant... .. mais... .. camion... .. belle... .. ture...

Qu'est-ce que j'ai sommeil ! Le discours du chef m'endort ! Je me demande comment je vais rencontrer la Féline, ce soir. J'aimerais avoir une discussion avec elle ; une discussion qui ne soit pas troublée par le fait que je sois flic et elle voleuse. Je m'enfile deux frites et un morceau de viande. Le Piaf continue à tchatcher :

— vais ourtant... .. Hein ? Oh ! NOTI ! Vous m'entendez ?

— Euh ! Pardon, chef ! Vous disiez ?

— Vous ne m'écoutez pas ?

— Ooooooh siiiii !

— Alors ? Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

— Euh..., hésité-je. Ça dépend...

— Ça dépend !? Ça dépend de quoi, Noti ?

— Éh bien ça dépend deeeeeee... Comment dire... Je cherche mes mots, voyez-vous.

— Allez-y ! Soyez simple. De quoi ça dépend ? Hein ?

— De ce que vous avez dit bien sûr, mais je ne vous ai pas bien entendu, vers la fin. De quoi s'agissait-il déjà ?

Il attrape sa bourse sur sa tronche et se met à la tripoter un moment comme si cette chose avait le pouvoir de le calmer et de l'aider à s'exprimer, puis il me dit d'un ton lugubre qui serait de circonstance dans une réplique de Dracula :

— Noti, je vous soupçonne de profiter du fait que je sois en mauvaise posture à cause de ce vol, pour essayer de m'achever.

J'ampute le sandwich de Tronche Plate d'un balèze morceau que je mastique, en répondant :

— Chee vous chure que non, chefee. Alors là ! Chraiment ! Hein ! Nonch ! Cha alorche !

— Je vous disais donc, je répète, que le conservateur du musée du Caire me fait chanter.

— Chianter ? Comment chia ?

— Oui, c'est ce que je vous disais à l'instant !

— Queee ? que veut-chil ?

— Cinq cent mille euros pour ne pas dévoiler la disparition du trésor de Toutânkhamon.

— Mais... comment pourrait-il le dissimuler ?

— Il peut le dissimuler, oui. Il peut le camoufler un certain temps, plusieurs semaines, voire quelques mois.

— Comment ça ?

— En remplaçant les pièces par des faux extrêmement bien faits. Ces faux servent parfois à des expositions pour éviter de prendre des risques...

— Vous voulez dire que le musée dispose de faux pour...

— Oui ! Et c'est bien ma chance que les Égyptiens nous aient prêté les vrais, d'ailleurs ! se lamente-t-il.

Tu vas voir qu'il va se foutre à pleurer sur son galurin, le con !

— Bon ! le secoué-je. Alors, le conservateur du musée du Caire veut des tunes en échange de son silence pour une durée indéterminée, ce qui nous laisserait un peu plus de temps pour poursuivre notre enquête ? C'est ça ?

— Oui, Noti.

— Qui est au courant de ça ?

— Uniquement vous et moi.

— Pourquoi suis-je le seul à entrer dans cette confiance ?

— Parce que le conservateur veut que quelqu'un m'accompagne quand je lui remettrai l'argent.

— Moi ! Mais... Mais... Mais, petite chère démonseigneuriné-je. Pourquoi moi ?

— Parce que, comme j'ai essayé de vous le faire comprendre, je voudrais quelqu'un de discret qui garde tout ça pour lui. Je ne désire pas que ça s'ébruite.

Alors là, j'te jure, je suis scié ! Je capte peau d'balle à ce gazier, moi ! Ai-je abusé du manque de sommeil ? Sont-ce des troubles de la perception des mots qui m'affectent ? Ou suis-je plongé dans un délire onirique insane ? Car, par ma foi ! Comment me serais-je douté que ce putain de Piaf pouvait m'accorder une telle fraternelle confiance ! ? Non, mais tu vas voir qu'il va me faire pleurer de tendresse, ce con-là !

— Je me suis dit, reprend ce touchant petit moineau gentil, que nous pourrions faire un échange.

— ? ...

— Camion poubelle hors d'usage. Même si c'est sans doute un peu exagéré, son chauffeur prétend souffrir de nombreuses contusions. Une vitrine de pharmacie défoncée. Un lampadaire arraché. Un feu rouge plié. Le tout agrémenté d'un tas d'ordures et d'objets de toutes sortes qui ont encombré la voie publique au risque de provoquer plusieurs accidents. Il n'est que 11 h. Je suis

certain que d'autres plaintes vont arriver. Vous avez bien dû faire d'autres scandales, non... !? Non, non, ne répondez pas. Pas la peine ! Je ne vous demande même pas ce que vous avez pu foutre. Je l'imagine bien : vous avez dû voir quelqu'un qui ressemble à la Féline et vous avez bondi dans le premier véhicule pour la poursuivre. La prochaine fois, plaît à Dieu que ce ne soit pas un sous-marin nucléaire. Voilà ce que je veux dire : je m'occupe de toutes les plaintes pour qu'elles restent sans conséquence pour vous et qu'elles le demeurent tant que personne ne sait rien de cette affaire. Vous, en échange, vous venez avec moi pour porter le fric à ce salopard.

— Aaaaaaaaahh, reviens-je sur terre.

— Quoi ?

— Je me demandais à quoi je devais cette soudaine confiance, aussi désarmante qu'inattendue.

Il remet sa fécalité sur son caillou et pose sur moi le regard d'un homme épuisé. Je l'interroge :

— Comment se fait-il que le directeur du musée du Caire soit au parfum du vol ?

— J'ai bien été obligé de le lui avouer. Je devais lui rendre les pièces ce matin à 7 h. Il est là, en ville, à l'hôtel. Il attend le fric, car je lui ai dit OK.

— OK ! hoquetté-je. Mais... D'où allez-vous sortir cette somme ?

— On me la donne là-haut ! Parce que...

— Parce que quoi, chef ?

— Parce qu'ils semblent vraiment tenir à dissimuler le scandale le plus longtemps possible. Et puis, je leur ai dit que j'ai espoir de récupérer le trésor avant demain.

— Ah bon !

— Oui, laconique-t-il, la tronche fermée comme t'imagines même pas.

— Avant demain ? fais-je, dans l'espoir de le faire jacter un chouia de plus.

Ben ! tu crois qu'il tchatcherait, ce con d'oiseau ? Que dalle ! Que nenni ! Macache ! Ni peu ni prou ! Nib ! Peau d'balle ! Motus ! C'est sans la moindre once de vergogne qu'il change de conversation.

— Un émissaire du gouvernement doit m'apporter l'argent ce soir, dit-il.

— Pourquoi le dirlo du musée du Caire veut-il que vous soyez accompagné pour lui filer le blé ?

— Il sait que toute la pression de son chantage repose sur moi, puisque j'avais en charge la sécurité de ce qui a disparu. Je pourrais être tenté de le tuer... En tout cas s'il avait un accident fatal, j'avoue que ça m'arrangerait. Alors qu'un autre flic, beaucoup moins concerné par ce vol que moi, n'aurait rien à gagner d'être témoin d'un meurtre.

Je dévisage la moineutesque créature chétive, qui s'est remise à câliner son répugnant couvre-chef, me

demandant s'il serait capable de commettre le meurtre en question.

— À quelle heure devons-nous rencontrer le conservateur du musée ? m'enquiers-je.

— Demain soir 20 h.

— Et quand devez-vous voir l'émissaire qui apporte le fric ?

— Demain matin 10 h. Il m'a donné rendez-vous au Centre Bourse. C'était prévu ce soir tard, mais il m'a appelé pour remettre la rencontre à demain. Ce qui m'arrange beaucoup parce que j'ai quelque chose à faire ce soir.

— Quoi donc ?

— Quelque chose.

C'est bien révélateur de son caractère ça : éprouver le besoin de me dire qu'il a quelque chose à faire ce soir, pour ensuite se la jouer « Je n'en dirai pas plus ! ». Le téléphone sonne sur son bureau.

— Allo ? prononce-t-il. Mémé ! Oui, mémé.

Ah ben voilà que sa grand-mère l'appelle à présent ! C'est pas la première fois que ça arrive. Faut voir comme il se cague d'elle. Elle le sermonne durant des heures et il n'ose pas l'envoyer sur les roses. J'te l'dis. Si tu savais comme il file doux avec elle ! Ils doivent avoir une sévère éducation matriarcale, les piafs !

— Pardon Mémé, fait-il, en me regardant d'un air gêné.

Merde, je viens de faire tomber le sandwich, moi. Dommage ! Il y a plein de frites sur le carrelage !

Nous petitechèvredemonseigneurseguinons tous les deux :

- Mais, Mémé... balbutie timidement le Piaf.
- Mais, mes mets ! me lamenté-je.

17. Les pruneaux qui font du yoyo

14 h.00

Je suis putain de fracassé ! T'imagines même pas ! (Ouhé... un peu OK.) Non, mais c'est vrai que j'ai pas dormi depuis une méchante lurette. Une lurettasse de fou !

Je suis avec Tronche Plate, dans sa caisse, la DS machin chose, là, à quadruple pistonous supercostonous. On est sur la route d'Eoures. Puisque je n'ai rien à faire jusqu'à ce soir 23 h, j'ai décidé d'aller voir avec lui la villa d'où je me suis évadé. Je lui ai tout raconté, à mon pote. L'histoire que m'a révélé le Piaf, je veux dire ; ce qui concerne le chantage du conservateur du musée du Caire. En revanche, je n'ai toujours pas pipé un mot de ce que j'ai appris quand j'étais attaché dans la cave et j'ai bien entendu gardé le silence au sujet de cet énigmatique Bernard ! Énigmatique et enfoiré de Bernard que j'aimerais bien retrouver pour lui demander d'où il tient ces infos. Ça me fout mal à l'aise de lui cacher quelque chose. C'est bizarre ce que ça me fait ! J'ai l'impression de manquer de loyauté. Mais, je veux re-

voir la Féline en tête-à-tête, en privé. J'ai envie de partager ce moment avec personne d'autre.

— Alors ? m'interroge Tyrannosaurus Troncheplat.

Je sors de mes pensées.

— On arrive, ralentis.

Nous roulons encore moins d'un kilomètre et je reconnais l'endroit où l'homme en R5 blanche m'a pris en stop.

— C'est par ici, ralentis encore.

Je mate sur la gauche à me faire péter les billes et avec une certaine fébrilité.

— Là, arrête-toi ! intimé-je.

— T'es sûr ? demandent les cinq tonnes de viande.

Je leur assure :

— Oui, nous y sommes. Gare-toi un chouia plus loin.

Il arrête sa DS sur le bord de la route et nous allons voir de plus près un portail métallique vert.

— L'endroit précis où j'ai sauté sur cette route avant de faire du stop se trouve par là-bas, montredudoigt-je, en direction d'un mur situé à une cinquantaine de mètres sur notre gauche. Cette entrée est sans doute celle de la propriété qu'on cherche.

Au moment où je termine ma phrase, le portail s'ouvre. Et il s'ouvre sur qui, hein ? Devine ! Ben, sur le

Poète, figure-toi ! Il tressaille de la tronche aux panards en découvrant ma présence.

— Je te présente le Poète, dis-je à Vid.

Je lui avais déjà parlé du phénomène. En considérant les deux cent cinquante-cinq tonnes de barbaque sur pattes en costard-cravate devant lui, notre gus se fige dans une expression qui vaudrait moult louanges à un acteur interprétant le rôle d'un crapaud en train de chier. Pour cette simple mimique, il monterait les marches du festival de Cannes dans un tonnerre d'applaudissements et de nombreux critiques avisés lui poseraient toutes ces sortes de questions qui donnent de la pertinence aux interviews : « Pensez-vous avoir été un crapaud dans une autre vie ? » ou « Quelle technique avez-vous employée pour vous sentir dans la peau d'un crapaud déféquant à ce moment-là ? ». Tout ça pour te dire à quel point l'illusion est parfaite. Vid le chope par un bras et lui adresse ainsi la parole :

— Bonjour, Monsieur. Pouvons-nous entrer pour visiter et parler un moment ensemble ?

— Ils sont partis, ces enculés ! répond le Poète. Je suis seul.

— Allons nous en rendre compte, si vous le voulez bien, propose Tronche Plate en le traînant vers la villa.

Nous entrons. Nous visitons. Nous inspectons. Finalement, nous nous grattelatêtons car il y a effective-

ment dégun. Je montre à Vid où j'étais attaché et aussi par où je me suis enfui.

— Nous voudrions voir vos amis qui étaient là, demande Vid.

— Puisque je vous dis que ces enculés de connards se sont barrés !

— Où sont-ils partis ? se renseigne Tronche Plate.

— Je sais pas.

— Chez qui sommes-nous ici ?

— Chez moi.

— Alors que faisaient-ils chez vous ?

— Ben, je sais pas trop. Ils m'ont donné du fric, cinq mille euros, pour venir un moment chez moi.

— Et tu ne sais pas pourquoi ils voulaient être chez toi, ni où ils sont passés ? intervient-je.

— Non, je sais pas. Ils m'ont filé du blé aussi pour que je les trimballe dans ma BM. J'avais besoin d'argent pour m'occuper de mes poissons. (Hé ! pseeee ! Oui, il parle de ceux qui se baignent. Non, je précise au cas où tu suivrais pas. T'as l'air un peu ensuqué, faut dire...)

— Bon, on vous emmène au poste pour parler de tout ça, conclut Vid.

Le Poète a une nouvelle envolée lyrique :

— Ils ont niqué le poulailler de mes parents, ces connards ! Mon père va me faire chier en rentrant.

— Vos parents ne sont pas là ?

— Non. Ils sont en voyage. Ils rentrent dans quinze jours.

17 h 00

On a ramené le gus au poste. Vid s'occupe de l'interroger. Moi, je vais chez moi pour essayer de récupérer un peu avant mon super rancard à vingt-trois heures. Je jette un œil dans la fente de ma boîte aux lettres. Y'a un truc. J'ouvre. C'est une enveloppe cartonnée. Je la prends, j'entre dans l'ascenseur en bâillant comme un troupeau d'hippopotames à deux têtes et j'appuie sur le bouton idoine. J'ai des larmes plein les yeux, tellement que, comme je viens de te le dire, j'ai bâillé comme un fou. C'est quoi cette enveloppe ? À travers l'inondation lacrymale, ci-dessus mentionnée, j'y distingue mon nom et mon adresse ; l'écriture me dit quelque chose.

J'entre, je lance l'enveloppe sur la table basse du séjour, et je vais à la cuisine boire un grand verre de... plus rien à boire, merde !... de flotte, donc. Ensuite, je me laisse tomber et je me flasquifie dans mon salon. Je peux même pas écouter de la musique, je n'ai plus mon lecteur MP3, c'est moche. Dommage, mais bon... Je suis tellement crevé que je dormirais sur une planche à clous, de toute façon ! Je règle un réveil pour qu'il me

tire des bras de Morphée à 22 h et je suis sur le point de ronfler sur place, mais la curiosité me pousse à accomplir une dernière chose : j'ouvre l'enveloppe.

Ben là, tu ne devineras jamais ce que je vois en premier ! J'en ai la glotte qui ballotte et les pruneaux qui font du yoyo.

**18. Je peux t'en donner des os,
si tu aimes ça !**

L'événement est suffisamment important pour être mis en exergue à l'aide d'un petit flash-back, genre comme au cinoche :

« J'ouvris l'enveloppe. Ben là, tu n'eus jamais deviné ce que je vis en premier ! J'en eus la glotte qui ballotta et les pruneaux qui firent du yoyo. »

C'est une carte de la Féline. Le même petit rectangle de bristol que celui qui avait été remis au Piaf, par un gamin, peu après le vol. La même signature au feutre noir, trop classe, raffinée. Je suis tellement surpris et ému que j'ai les pognes qui tremblent. J'te jure ! Cette meuf me fait un effet bœuf ! Je fouille dans l'enveloppe et j'y découvre mon lecteur MP3 et mon téléphone portable. Au dos de la carte, quelques mots : « À une autre fois, peut-être. Qui sait ? ». Alors là ! T'imagines bien sûr que je ne risque pas de dormir ! Une énergie de malade se déchaîne soudain au fond de mézigue ; à croire que je viens de gober un volcan en éruption ! J'allume mon portable, j'examine mon lecteur MP3 puis je relis et ensuite je reregis et reregis... la carte.

« À une autre fois, peut-être. Qui sait ? » C'est ouf, c't'affaire ! Ce « Qui sait ? » se met à tourner dans ma tronche à toute biture. Que sous-entend-il ? Heum ? Est-il seulement interrogatif, ou... laisse-t-il au contraire penser qu'il est extrêmement probable qu'on se revoie ?

Je me précipite dans la cuisine et je me jette sur la cafetière. Je vais me faire un café de deux cents litres. De toute façon, je ne risque pas de fermer l'œil, alors !

Et si, ces quelques mots signifiaient qu'elle s'attend à ce que j'essaie de la rencontrer ce soir ?... .. Non, c'est idiot. Si elle savait que je suis au courant, elle ne prendrait pas le risque de se faire arrêter. Je mets de l'eau, puis du café, dans la cafetière et je l'allume. Qu'a-t-elle voulu dire alors ? Suis complètement épuisé, en fait. Je vais me vautrer dans le salon pour attendre le café en lisant encore la carte. Et puis, elle m'a rendu mon Mozart, profitons-en, tiens !

Oui, rien de tel que Mozart pour fuir ce monde de fous. Je n'ai jamais été aussi épuisé. La fatigue l'emporte et je sombre rapidement dans un rêve qui vient à moi comme un lointain souvenir :

Singulièrement, ça se passait au Moyen-Âge.

Bien qu'il fut minuit passé, la nuit n'était pas parfaitement sombre. Un mince croissant de lune diffusait une lumière parcimonieuse sur un immense et merveilleux palais, près duquel je montais la garde.

Je la surpris en pleine fuite, au moment où elle sortait de cette fastueuse demeure par une porte secondaire. Venant de dérober la couronne de quelque prince, elle s'élança, rapide comme une panthère, sur le gravier d'une des allées du jardin. Je me lançai à ses trousses. Elle courait si vite que je fus sur le point d'être totalement distancé. Sa svelte silhouette me parut de plus en plus distante, à la limite de disparaître. Redoublant d'efforts, soufflant comme une forge, je parvins à la rattraper un peu, mais nous entrâmes bientôt dans l'épaisse forêt qui entourait le palais. Je conçus alors la crainte qu'elle m'échappât. Il y avait en effet moins de chances que je parvinsse à la rattraper sous les sombres frondaisons. Bien que je la perdisse rapidement de vue derrière les premiers troncs, je m'accrochais malgré tout à l'espoir de retrouver sa trace, appelant de tous mes vœux je ne sais quelle improbable providence. J'entrai à mon tour sous les grands arbres, les yeux hagards fouillant les ténèbres, les poumons en lambeaux. Je l'avais perdue, de toute évidence. Ma déception fut si grande que j'eusse probablement hurlé de rage et de désespoir si un son n'avait pas soudain retenu mon attention. C'était une voix. C'était SA voix. Essoufflé comme je ne l'avais jamais

été, je respirais si bruyamment que je ne compris pas tout de suite ce qu'elle disait. J'eus cependant l'immédiate conviction qu'elle me parlait calmement, un peu comme on parle à un enfant à qui on voudrait faire comprendre quelque chose. Tournant vivement la tête de tous côtés, je tentais de l'apercevoir. Je crus un moment la distinguer derrière un buisson. De peur de l'effrayer, je restai immobile, essayant simplement, le regard tendu, de percer l'obscurité dans cette direction. Mon souffle et les battements de mon cœur commencèrent à ralentir un peu, mais j'étais en nage. Mon visage ruisselait de sueur. Les yeux me piquaient affreusement. Toujours en prenant garde de ne pas lui faire peur, j'enlevai lentement mon casque de métal et je m'essuyai le visage d'un revers de manche. Quand mes yeux, à peine moins irrités, tentèrent une nouvelle fois de mieux voir cette forme que je pensais être la fuyarde, je ne distinguai plus rien d'autre que des feuilles et des branches. Le casque à la main, je fis quelques pas pour contourner le buisson, mais je fis brutalement volte-face. La voix venait de se manifester derrière moi. Elle avait émis un petit raclement de gorge. Un petit raclement de gorge un tantinet enjoué, me sembla-t-il. Que je ne parvinsse à m'en saisir était déjà suffisamment humiliant, j'eusse mal supporté qu'elle se jouât de moi ! J'eus beau fouiller du regard le sombre couvert environnant : nulle trace de la voleuse. « Hum ! Hum ! » entendis-je de nouveau derrière moi, cette fois sur un ton indéniablement moqueur. Je me

retournai brusquement, mais ne vis encore rien. Ceci se répéta encore et encore, tantôt sur ma gauche, tantôt sur ma droite, tantôt dans mon dos. Cette fois-ci, il n'y avait plus de doute, elle se moquait bel et bien de moi. Mais par quel prodige pouvait-elle me contourner sans cesse en échappant à mon regard ? Alors que j'hésitais entre la rage ouverte et le désespoir total, elle apparut soudain devant moi. Solidement campée sur ses jambes légèrement écartées, les bras croisés sur la poitrine, son regard amusé planté dans le mien, elle dit :

— Tu sers bien ton maître. Tu es un bon chien. Il te donnera un bel os.

Je fus si stupéfait par son incroyable hardiesse et par son aplomb, que je ne parvins qu'à bêtement béer pour toute réponse. Elle pencha légèrement la tête de côté, comme on le fait pour examiner une chose singulière et attendit que je réagisse d'une manière plus explicite.

— Il ne s'agit ni de maître, ni de chien, finis-je par rétorquer par trop piqué au vif, mais d'une voleuse qui vient de s'emparer d'un bien qui ne lui appartient pas.

— Certes ! Voilà une belle analyse de la situation. Signalons tout de même que, par définition, il est impossible de dérober un bien qui nous appartient, n'est-ce pas ?

— Tu as volé, me contenté-je de répondre, en ignorant son sarcasme.

— J'ai volé ton maître, alors tu voudrais m'attraper pour qu'il te donne un os. Mais moi, je peux t'en donner des os, si tu aimes ça !

La fierté douloureusement blessée, il ne me vint nullement à l'esprit de bondir sur elle pour la capturer ; l'opinion qu'elle pouvait se faire de moi devint curieusement le siège de toutes mes préoccupations. En eut-elle conscience ? Je n'eus pu l'affirmer, mais son regard se fit plus insistant ; j'eus l'impression qu'elle attendait une réponse qui fût à la hauteur.

— La propriété est un concept qui doit être respecté. Même s'il peut paraître injuste que certains possèdent plus que d'autres, la propriété doit être défendue. Que deviendrait la société si tout le monde volait tout le monde ?

— Ainsi donc, tu défendrais la propriété de ce prince parce que tu crois en ce que tu viens de dire ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi n'offres-tu pas ta protection à un pauvre serf qui se fait sans cesse piller par son seigneur ? Moi, je pense que tu n'es pas libre. Tu n'es pas libre, car tu es l'esclave de ton estomac que tu dois remplir tous les jours. C'est pour ça que tu défends un nanti. C'est parce qu'il te donne de quoi survivre. Tu n'agis pas par conviction, mais par faim. Tu n'es pas un homme libre. Tu es un asservi qui a peur de s'affranchir. Tu as plus de besoins que de courage.

Incapable de réagir sous les coups mortels de ses mots, je restais sans voix. J'aurais voulu trouver quelque réponse qui me rachetât, mais mon cerveau était vide et mon cœur anéanti. Le vent se mit à murmurer dans les feuillages. Médusé, je la vis disparaître devant moi peu à peu ; irréellement, son image devenait de plus en plus transparente, éthérée. Il ne resta bientôt plus que son regard intense qui me fixait avec une sincérité et une douceur inattendue, compte tenu de la cruauté des paroles que je venais d'entendre. J'eus alors conscience qu'elle n'avait nullement cherché à me blesser ; elle m'avait simplement dit ce qu'elle pensait. Ses yeux devinrent à leur tour progressivement diaphanes. Le cœur battant, je les regardais, sans mot dire, cherchant une réplique salvatrice avant qu'ils ne se dissolussent totalement dans la nuit, mais ce fut vite trop tard. Elle ne fut plus là.

19. Le cœur battant la campagne

Elle n'est plus là. Odeur de brûlé... ? Qu'est-ce ?

Je m'éveille brusquement. Oh ! merde ! je me suis endormi ! Quelle heure ? Ouf ! 20 h. Heureusement que je me suis réveillé ! Imagine que je rate mon rancard avec la Féline... Je me serais défenestré de rage !

Je me lève précipitamment et je fonce dans la cuisine. Toute la flotte s'est évaporée ; la cafetière italienne crame grave. Je la fous dans l'évier et je vais dans la salle de bain pour me laver-raser-coiffer. Ceci fait, je me demande comment je pourrais me saper ? Strange préoccupation ! je réalise. C'est sans doute la première fois que je me soucie de ça. D'habitude, je saute dans un futil quelconque et j'enfile la première chemise ou le premier tee-shirt que je vois. Bon ! je vais pas non plus y aller en costard à la « Tronche Plate », hein ! Je serais bien en mal d'en trouver un chez moi, de toute façon. Je mets mon jean le plus propre et une chemise blanche en coton, ou en tergal, à moins que ce ne soit de la toile de chose là. Moi, les tissus, j'y capte peau d'balle. Je sais qu'elle n'est pas en bois, c'est tout c'que j'peux dire.

Les grolles à présent... Qu'est-ce que je vais mettre comme grolles ? J'en essaye des noires, en cuir genre... ben... genre godasses noires en cuir, quoi ! Que dire de plus ? Je me mate dans le miroir. Il n'en revient pas, ce con, c'est la première fois que je m'y mire. C'est à chier ! Les basquets ? Trop sales ! J'enfile des mocassins marrons, ronds au bout. Ils ne sont pas nickels non plus. Je les astique avec un pull. Ça va mieux. Le pull a morflé, c'pas grave ! Bon, je suis à peu près convenable. Je vais peut-être changer de chemise...

On sonne. Ce doit être Gilbert. Je vais ouvrir. C'est lui, oui.

— Salut, Noti.

— Salut, Gilbert, entre.

Il me suit dans le salon.

— Tu veux un café ? je lui propose.

Sa tronche opine. Il porte une sorte d'étui à violon qui contient fort probablement ce que je lui ai demandé, tout à l'heure, quand je suis passé le voir en coup de vent, juste avant de rentrer chez moi.

— C'est ça ? je fais en désignant la chose d'un coup de menton.

— Oui.

Il pose l'étui sur la table basse et l'ouvre pour me montrer.

— Dac ! Tu m'expliqueras comment ça marche. Viens avec moi à la cuisine faire le caoua. J'ai calciné la cafetière. Fais pas gaffe au ouaille. Tu sais, je vis un peu comme un ours, mézigue !

Il rit timidement pour me faire plaisir. Le fusil hypodermique qu'il m'a apporté le rend nerveux. Gilbert est vétérinaire dans une réserve animalière. Il utilise ce bazar pour ensuquer les animaux à distance quand il faut les soigner ou les déplacer. Je lui ai demandé de me le prêter pour ce soir, avec une dose de produit pour endormir un humain. Plutôt une humaine, en fait. La Féline, oui. Gilbert a un peu les jetons d'avoir des problèmes, mais je l'ai rassuré. Je lui ai promis que, quoi qu'il arrive, personne ne saura que c'est lui qui m'a filé cette super seringue. Vu que j'ai sorti trois fois son fils de la merde pour des affaires de cambriolages et de stupéfiants, il se sent un chouia redevable.

Je remplace le café cramé par du frais, je remets de l'eau et c'est reparti.

— Tu feras gaffe ? Hein !

Je le rassure encore :

— T'inquiète, p'tit père ! dis-je, en tournant le bouton de la plaque électrique. Tu récupéreras ton joujou dès demain, sans le moindre blème.

22 h 30

Je suis au 23 rue Chouby. Il s'agit d'une petite propriété. Le coin est très sombre, et pour cause ! J'ai pété le lampadaire le plus proche ! Une feuille me rentre dans l'oreille quand je me déplace un peu vers la gauche, à la recherche d'une position plus confortable. Je suis accroupi dans la haie qui entoure le jardinet, devant la villa. Je commence à avoir des crampes parce que je suis déjà ainsi depuis vingt minutes. Tu penses ! J'voulais pas la rater. Le faisdodogentillon est dans ma main droite. J'attends.

J'espère qu'elle ne m'en voudra pas trop, qu'elle comprendra... J'espère que ça se passera bien. Je vais faire très attention de ne pas lui faire de mal. Oui, j'espère surtout qu'elle ne m'en voudra pas. Je lui expliquerai, je saurai me faire comprendre... La première chose qu'il faudra que je lui dise c'est qu'elle ne risque rien, que je ne la livrerai pas, que je la veux libre, que je... Que je...

Un bruit. Mon cœur pique un putain de sprint de fou ! T'imagines pas ! (non, sûr que non sur ce coup-ci, j'te dis !) Une silhouette ouvre lentement le portillon de bois vert, qui émet un léger grincement de portillon de bois vert se faisant lentement ouvrir par une silhouette. (Rien de plus normal, donc, dans ce détail qu'il est important de décrire avec minutie, tant il est vrai qu'il participe à l'ambiance dans laquelle vont se dérouler les événements décisifs qui suivront. Et tu noteras qu'il

est des moments, comme celui-ci, où le style devant laisser la place à la rigueur, il devient dérisoire, et même mal à propos, de chercher à éviter les répétitions.)

C'est sombre, mais j'y vois suffisamment pour ajuster mon tir. J'appuie sur la détente, le cœur battant la campagne, pardon je veux dire battant la chamade (Excuse, c'est l'émotion.). Ça fait : « pioummmf ». La silhouette titube. Elle semble vouloir se baisser, puis elle s'assoit et s'allonge de tout son long sur le dos.

20. Le morceau de fou furieux que je suis !

Je reste deux ou trois secondes sans bouger. Hésitation... Suis-je momentanément dépassé par ce que je viens de faire ? Ou est-ce simplement pour attendre que le narcotique fasse un peu plus d'effet ? Je ne saurais pas te dire. Toujours est-il que je demeure immobile un moment, fixant dans l'obscurité la forme allongée dans l'herbe, à une vingtaine de mètres de moi. Je suis très impressionné par mon acte. Ce n'est pas n'importe qui, merde ! Je n'ai pas tiré sur le premier blaireau du coin ! C'est la Féline ! La Féline ! J'espère qu'elle me pardonnera !

Je me précipite sur elle. Je lui jette la couverture dessus et je l'enroule rapidement autour d'elle. Puis, je la prends le plus délicatement possible dans mes bras et je cavale vers ma tire. C'est une vieille R5 blanche qui agonise. Je l'ai achetée parce qu'elle valait une misère. C'est que j'ai pas trop de tune, faut bien dire ! Mon précieux chargement sur l'épaule, j'ouvre la portière arrière gauche et j'allonge la Féline sur la ban-

quette. J'te dis pas dans quel état je suis ! J'ai le cœur qui bastonne à tout péter ! Je suis si fébrile que... Que je suis très fébrile et puis c'est tout ! (Oui, ben... J'ai pas la tête à te trouver des comparaisons ou des « que quelque chose », là, excuse !) Je me fouille, fébrilement donc, pour trouver la putain de clé de contact de cette putain de caisse. Ouhaaaaa ! Qu'est-ce que j'ai fait ! J'ai kidnappé la Féline ! Le morceau de fou furieux que je suis ! Ah voilà la clé, dans la poche gauche du futa ! Me mets au volant. Merde, le fusil de Gilbert ! Cavale jusqu'au jardin. Prends le fusil. Recavale jusqu'à la voiture. Mets le fusil dans le coffre. Me revoilà au volant. J'démarré. Je roule. Éclair de pensée en forme de « Ouf ! », j'avoue que j'ai eu peur que ma pauvre mécanique ne me fasse le coup du suspense au démarrage. (Toi aussi, hein ! Non, mais, tu me prends vraiment pour un blaireau ?! Tu crois vraiment qu'il va m'arriver des trucs aussi classiques, aussi désuets, qui ont été tellement employés dans le cinoche que quand la jolie héroïne, poursuivie par des morts-vivants couverts de croûtes horribles, se précipite dans sa voiture, on se dit : « Bon ! j'vais aller pisser pendant la scène du démarreur rétif, moi, tiens ! Ça tombe bien ! J'ai le temps de remplir deux cuvettes avant que sa caisse démarre ! » ?)

Je roule. Mes mains moites tremblent sur le volant. Je me fais penser à un jeune amoureux transi qui va à son premier rancard. Où aller à présent, au fait ? C'est stupide, mais je n'y avais pas pensé précisément. J'irai

quelque part, je me disais. Oui, mais, c'est où ça « quelque part » ? Suis malin, moi, tiens ! Je vais rouler vers Cassis. Je m'arrêterai au bord de la route dans un endroit pénard, pour attendre qu'elle se réveille. Je lui expliquerai que je ne suis pas contre elle. Je lui dirai que j'ai fait ça parce que j'avais besoin de lui parler, de la rencontrer. D'être en sa présence en sachant que c'est elle, qu'elle soit officiellement la Féline pour moi. Je roule en imaginant son réveil. Une chose que je ne lui dirai pas c'est que j'ai aussi fait ça par fierté ; pour lui montrer qu'elle m'a sans doute bien eu, avec sa caisse, mais que moi... j'ai réussi à la capturer. Comme un enfant qui s'apprête à se justifier au sujet d'une bêtise qu'il a faite, je me demande comment je vais lui formuler tout ça. Gilbert m'a dit qu'elle devrait dormir vingt à vingt-cinq minutes. Je consulte l'heure : 22 h 50. Ça ne devrait plus tarder. Je m'arrête sur le bord de la route, sur une petite surface de terrain herbu, sous un pin. Quand je me retourne pour la regarder, mon cœur se remet à accélérer, ce con. J'ai une pression ! T'imagines même pas ! (Non, sûr que non, je t'assure !) Je m'observe dans le rétro. Peuff... J'essaie de me coiffer un peu. Trop tard pour me refaire la tronche quoi qu'il en soit !

J'entends un léger grognement. Mon putain de cœur se met à délirer grave. Je ne sais pas ce qu'il fout, ce jobard ! Il veut me défoncer la caisse, ou quoi ?! Je tends une main tremblante vers la couverture pour lui déga-

ger le visage. Elle bouge. Je n'ose pas. Allez, du courage ! Je tire doucement le tissu pour lui découvrir la figure et... Aaaaaaaaah !!

J'en ai la glotte qui sanglote et les testicules qui hument.

Tu devineras jamais qui est dans la couvrante !

— Noti ? Qu'est-ce que ?

— Euh...

— Qu'est-ce que vous faites là, Noti ?

— Euh... chef, comment dire ?...

(Oui, t'as bien lu. C'est le chef. Comprends rien, mais c'est le Piaf, j'te dis ! C'est le Piaf qui est dans la couvrure !)

Devant mon regard exorbité et mon expression vraisemblablement horrifiée, il se relève en se tenant la tronche. Il n'a pas son chapeau moisi, le con. Figure-toi qu'il a une perruque. Oui, une perruque blonde, un postiche, une moumoute. Probablement malmenée par mon enlèvement, elle est complètement de travers ; il la porte presque sur la joue droite. Il revient à la conscience de plus en plus vite et son humeur semble des plus mauvaise.

— Que fais tu ici, Noti, je te demande ?

Ce n'est pas la première fois qu'il me tutoie quand il est en pétard. Les émotions rendent son vouvoiement instable. Il n'a pas encore réalisé que « Où suis-je » ou

« Qu'est-ce que je fais ici ? » seraient des questions plus pertinentes.

— Ben, je suis assis dans ma voiture, chef !

— Dans votre... Que... Mais... qu'est-ce que je fais ici ?

Ah, ben voilà ! Il y a deux ou trois chétifs neurones qui se sont réveillés dans ce p'tit crâne de moineau. Je gamberge à tout berzingue. Si le Piaf était là, c'est qu'il a eu la même information que moi, c'est qu'il a probablement lui aussi rencontré Bernard ; c'est qu'on s'est fait manipuler tous les deux. Pourquoi ? Tu le sais toi ?

Je connais le Piaf. Lucide, il prendra plaisir à ne pas répondre ; je profite donc du fait que son avorton d'esprit soit dans la mélasse pour l'interroger :

— Ce que vous faites ici, chef, ben... Je pense que vous êtes venu au 23 rue Chouby parce que Bernard vous a parlé, n'est-ce pas ?

Je ne sais pas ce que ma question va donner, d'autant que si ça se trouve, ce putain de Bernard ne s'appelle Bernard que pour moi.

— Oui, bien sûr ! Mais... qu'est-ce que je fais dans votre voiture ?

— Je vous ai vu évanoui devant le portail, chef. Alors, dans le but de vous sauver la vie, je vous ai enveloppé dans la couverture et je vous ai amené avec moi.

Difficile d'évaluer le crédit qu'il accorde à mon bombard, mais sa figure porte à présent des traces d'inquiétude. Il enlève sa moumoute et la laisse tomber sur le plancher de la R5, comme s'il voulait s'en débarrasser discrètement. Pense-t-il que je ne l'ai peut-être pas remarquée ? Ou est-il encore plus taré que je l'avais estimé ? Ce qui semble difficile à croire, faut dire !

— Bernard vous a parlé à vous aussi, alors ? il demande en s'asseyant et en se massant les tempes.

— Oui, chef.

On voit qu'il n'a pas l'air tranquille. Ce qui s'explique, je te l'accorde ! Mais, je veux dire qu'on sent nettement qu'il cherche à comprendre quelque chose et qu'il redoute ce que sa réflexion risquerait de lui faire découvrir. De lui faire découvrir, ou de lui confirmer. J'ai comme un pressentiment moi aussi, alors je l'aide :

— Dites chef...

— Heum ? fait-il.

— Vous ne m'aviez pas dit que le rendez-vous avec l'émissaire qui apporte le fric avait été retardé, sur un coup de fil ?

— Si. Oui. Justement.

Sa tronche devient blanche, à croire que je le titille là où il a peur de penser.

— C'était normalement prévu quand, hein ? À quelle heure ?

— Ce soir. À 22 h 15.

— Heum ! Je vois. Et... comment devait s'effectuer la rencontre ?

— Je devais le rencontrer devant le Centre Bourse. Mon signe distinctif était une revue « Mon beau jardin » dans la poche droite et un bonnet en laine rouge dans la poche gauche.

— Vous voulez dire que le mec ne vous a jamais vu ?

— Non.

— Même pas en photo ?

— Non.

Je pourrais provoquer sa mort par arrêt cardiaque en lui faisant observer que tout ceci n'est ni prudent, ni professionnel, mais j'ai pas envie d'avoir un putain de moineau crevé dans ma caisse. Déjà qu'il semble au plus mal ! Il sort son téléphone, qu'il avait probablement mis sur silence pour éviter d'être trahi par sa sonnerie, et appelle. Ça sonne un moment, apparemment. Il sursaute presque quand quelqu'un répond.

— Excusez-moi, Monsieur Martin, dit le Piaf, visiblement sur le point d'expirer. Excusez mon appel tardif. Vous allez trouver ça étrange, mais je voulais juste vous demander une dernière confirmation. (Silence côté Piaf. Je ne sais pas de l'autre.) Vous êtes aimable ! Eh bien, je souhaiterais vérifier que notre rendez-vous demain... heu... c'est bien à dix heures, n'est-ce pas ?

Nouveau silence côté Piaf. Je ne sais pas de l'autre, mais vu la tronche de mon chef, il est facile d'avoir une

idée de ce qu'on lui répond. Il se décompose, se dégrade, se putréfie, s'avarie, se désagrège, se croupit, se tombeenpoussièrise...

— Mais, mais... mais, petitechèvredemonseigneurseguine l'oiseau, qui moisit à vue d'œil. Vous m'avez téléphoné pour retarder le rendez-vous et...

Alors que je le croyais déjà dans l'état de putréfaction le plus avancé qu'on puisse concevoir, il se délite encore plus vite, sombrant dans des affres apparemment abyssales. Il finit par raccrocher. Son regard de moineau perdu fixant ses genoux de pie, il murmure :

— Il dit qu'il ne comprend pas ce que je raconte. Il dit que le rendez-vous a eu lieu et qu'il a remis l'argent tout à l'heure.

La Féline a récupéré le blé, bien sûr ! D'abord, le trésor de Toutânkhamon, puis l'argent ! Rien à dire, c'est du grand Art ! Elle s'est gavée ! La grande classe ! Elle nous a tous eus en beauté sur toute la ligne. Elle a remporté toutes les manches. Sûr que c'est le Piaf qui a le plus morflé dans cette affaire. Ça va être difficile pour lui. Je l'imagine mal demander de l'avancement ; on risque même de lui imposer spontanément du recule-ment. Perso, ce qui me rend fou c'est que je ne sais toujours pas si je l'ai réellement approchée, la Féline, ou si

je n'ai vu qu'une complice. En fait, pour tout dire, je suis comme tout le monde, rien ne me permet d'être certain que la Féline est une femme. C'est peut-être un mec qui nous prend tous pour des cons. D'aucuns font cette supposition, en tout cas. Moi, va savoir pourquoi, je serais incapable de te dire d'où me vient cette conviction, mais je suis persuadé que c'est une meuf. Une méchante super meuf de la mort qui tue ! Belle comme... Comme j'peux pas t'dire ! Et rusée, comme elle nous l'a montré.

Oui, je suis sûr que la Féline est une super gonzesse et j'ai plus que jamais l'intention de la rencontrer.

21. Épilogue

Ah oui ! au fait, j'y pense ! C'est pas vraiment un épilogue, mais j'ai complètement oublié de te parler des instructions de la Féline. Oui, tu sais bien, celles qu'elle nous a laissées sous le masque. Le faux masque. Et bien voilà ce qu'elle exigeait :

Je veux que le Président de la République française me présente officiellement ses excuses et implore mon pardon, au nom de la France, pour avoir diffusé un portrait-robot de moi aussi moche. J'exige que son allocution soit diffusée en direct tous les soirs, durant une semaine, à 20 h, sur toutes les chaînes de télévision, publiques ou privées. Je lui recommande vivement de prendre le ton du sincère repent. J'impose qu'il prononce ce discours debout devant les caméras, qu'il soit flanqué du Premier ministre et que tous les deux affichent un air véritablement contrit.

La Féline.

Je sais pas ce que t'en penses, tézigue, mais moi, cette insolence me plaît trop ! Comme je te le disais t'à l'heure, tu peux compter sur moi pour la revoir, la Féline !

Fin

Noti Flap 1

La suite dans :

Noti Flap Tome 2

Tribulations détectivesques méziguifères

ilsera.com